



12 NOV — 22 DÉC 2021

FESTIVAL NOMADE  
FRANCILIEN

MUSIQUES, CRÉATIONS  
RENCONTRES

[AFRICOLOR.COM](http://AFRICOLOR.COM)

REVUE DE PRESSE  
2021

PARTENAIRES MÉDIA  
2021



# SOMMAIRE

01. PRESSE NATIONALE page 01

02. PRESSE WEB & AUDIOVISUELLE page 22

03. PRESSE LOCALE & SPÉCIALISÉE page 48

# 01. PRESSE NATIONALE



## MUSIQUES DU MONDE

### LAURENCE ALOIR

De Mozart à Césaria Evora... C'est le RDV des 1001 musiques de RFI présenté par **Laurence Aloir**, avec des portraits, des entretiens, des sessions live au grand studio de RFI à Issy les Moulineaux et la tournée des festivals en son et en images qui bougent.



En savoir plus sur l'émission, les horaires, le calendrier ...

## Spéciale festival Africolor 2021 avec Leïla Martial et Sébastien Lagrave



ÉCOUTER ÉMISSION [ICI](#)

**Zoom : Le festival nomade francilien démarre le 12 novembre 2021 avec Leïla Martial et son tout nouveau projet AKA, Free Voices of Forest avec l'Ensemble Ndim, un groupe de musiciens pygmées Aka du nord du Congo-Brazzaville.**

Sébastien Lagrave présente le festival en quelques titres.

Puis Leïla Martial vous fait découvrir son projet, concert le 12 novembre 2021 au Comptoir à Fontenay-sous-Bois.

Leïla Martial, Rémi Leclerc & l'Ensemble Ndim Aka, Free Voices of Forest.

Création – Chant des Pygmées.



crédits Laurence Aloir / RFI

## Hard-rockeuses indonésiennes, Têtes raides, prodige du piano... Nos idées de concerts et festivals

[...]



### Au rythme de l'Afrique en Île-de-France

Après une formule présentée sur la Toile l'année dernière pour cause de virus rabat-joie, la 33<sup>e</sup> édition aura lieu comme dans « la vie d'avant », éclatée sur une vingtaine de lieux à travers l'Île-de-France dont une majorité en Seine-Saint-Denis. Africolor continue donc sa mission de porte-voix des créations autour des musiques du continent africain et de sa diaspora ou inspirées par elles, en tressant des liens entre le Nord et le Sud. Outre la reprise de Sahariennes, créé sous la direction artistique de Piers Faccini, rapprochant quatre chanteuses ayant le Sahara en partage, le retour du savoureux jumelage du chanteur, pianiste et arrangeur éthiopien Girma Bèyènè avec les musiciens du quintet parisien Akalé Wubé, le festival propose de nombreuses créations et de l'inédit.

Par exemple le trio Chesaba, avec le violoncelliste sud-africain Abel Selaoce, le premier projet solo de la chanteuse et danseuse franco-sénégalaise Poundo Gomis, un concerto pour soku (violon mono corde d'Afrique de l'Ouest) dans lequel le violoniste Clément Janinet (avec Hugues Mayot à la clarinette, Clément Petit au violoncelle, Joachim Florent à la contrebasse), dialogue avec Adama Sidibé et son instrument sans âge.

Patrick Labesse

Le Monde Afrique · MUSIQUES

Partage



## Les découvertes d'« Africolor » : la sélection musicale du « Monde Afrique » #79

Pour sa 33e édition, le festival francilien invite notamment la Franco-Sénégalaise Poundo, le Congolais Lova Lova et l'Ougandais Fayzal Mostrixx.

Par Fabien Mollon

Publié le 10 novembre 2021 à 19h00 · Mis à jour le 17 novembre 2021 à 12h08 · 🕒 Lecture 3 min.

Chaque mercredi, Le Monde Afrique vous présente trois nouveautés musicales issues ou inspirées du continent. Cette semaine, laissons-nous guider par « Africolor », le festival nomade francilien consacré aux musiques africaines, dont la 33e édition se déroulera du 12 novembre au 22 décembre en différents lieux de la région parisienne.

Fondé en 1989 par Philippe Conrath (ancien journaliste de Libération devenu patron de label musical) et dirigé par l'ex-chanteur lyrique Sébastien Lagrave depuis 2012, « Africolor » se veut « le plus grand festival de création autour des musiques africaines » et « la vitrine de l'Afrique vivante d'aujourd'hui », cosmopolite et connectée au reste du monde. A ce titre, il fait la part belle aux rencontres entre musiciens de divers horizons.

Parmi les artistes programmés cette année, on retrouve ainsi l'Ethiopien Girma Bèyènè avec le groupe parisien Akalé Wubé ; le projet « Sahariennes », qui regroupe quatre chanteuses originaires du Maroc, de Mauritanie, du Sahara occidental et d'Algérie ; le DJ français Praktika accompagné du multi-instrumentiste burkinabé Simon Winsé ; les Go de Bamako, premier « girls band » malien ; ou encore le duo violon-soku entre le Français Clément Janinet et le Malien Adama Sidibé...

Pour cette sélection, nous avons choisi de mettre en avant trois artistes encore peu connus mais qui gagnent à l'être : la Franco-Sénégalaise Poundo, le Congolais Lova Lova et l'Ougandais Faizal Mostrixx.

Chanteuse, danseuse, « fashionista », journaliste... Née en France de parents sénégalais et bissau-guinéen, Poundo Gomis est une artiste protéiforme qui a collaboré avec des personnalités aussi diverses que la chorégraphe Marie-Claude Pietragalla, les chanteuses Alicia Keys et Aya Nakamura, le réalisateur Spike Lee ou le rappeur Orelsan. Basée entre Paris et New York, où elle a été rédactrice en chef mode des revues Okayplayer et Okayafrica, elle a fait paraître fin 2020 son premier EP, We Are More, dans lequel elle opère une synthèse efficace, en anglais et en mandjak, entre héritage ouest-africain et musiques urbaines.

Le festival francilien présente sa musique comme du « punk-rock kinois », mais Lova Lova s'inspire tout autant du hip-hop, de l'électro et de la rumba congolaise. Artiste inclassable et déjanté originaire de République démocratique du Congo (RDC), Wilfried Luzele – son vrai nom – est l'auteur d'un premier album, Kizobazoba (2018), suivi de l'EP Mutu Wa Ngozi (2020), tous deux produits grâce à un financement participatif. Chantant en lingala, kikongo, tshiluba et français, il décrit avec humour et énergie le quotidien de Kinshasa et plus particulièrement de sa commune de Bandalungwa, au cœur de la capitale congolaise.

C'est la seconde fois que le chorégraphe et producteur ougandais Faizal Mostrixx est l'invité d'« Africolor », après y avoir offert en 2019 un show afrofuturiste mêlant danse et électro. Sur la scène de la Maison populaire, à Montreuil, il présentera d'abord « Nanteza », une création en collaboration avec la scénographe Robinah Nasubuga, avant de livrer un concert combinant hip-hop, danses urbaines et installations visuelles. Auteur de l'album Tribal Match (2017) et de plusieurs EP, cet artiste autodidacte s'apprête à sortir un nouvel opus, Mafube, avec le rappeur Morena Leraba (Lesotho) et la chanteuse Iri Di (Ethiopie).

### **La Seine-Saint-Denis, bastion des musiques « afro »**

Si de nombreux concerts du festival « Africolor » ont lieu en Seine-Saint-Denis, de Villetaneuse à Montreuil en passant par Clichy-sous-Bois, c'est peut-être parce que ce département entretient des liens particuliers avec les artistes africains.

C'est en tout cas le constat que fait l'association Afrisson, qui organise jusqu'en octobre 2022 une exposition itinérante intitulée « Les musiciens africains racontent leur 93 ». Et de citer Rachid Taha, Salif Keïta, Amadou & Mariam ou Papa Wemba, entre autres, qui, « à un moment de leur vie, ont posé leurs valises [en Seine-Saint-Denis], marquant de leur empreinte la commune où ils ont vécu ». Certains sont même devenus conseillers municipaux, d'autres ont donné leur nom à des rues, des squares ou des centres d'hébergement.

A travers cet événement, Afrisson veut « révéler un aspect méconnu et intime » du parcours d'une quarantaine de ces musiciens. Outre l'exposition itinérante qui, après Saint-Denis en octobre et Aubervilliers en novembre, prendra la direction de Tremblay-en-France en décembre, sont organisés des concerts en hommage à des artistes disparus (Mory Kanté, Fantani Touré, Hilaire Penda, Geoffrey Oryema...), des soirées thématiques sur la rumba congolaise, l'afrojazz ou les musiques lusophones, mais aussi des conférences et des rencontres avec les habitants. Vous avez dit « afro-dyonisien » ?

## Musique et art contemporain à Paris, littérature à Montréal : l'agenda culturel du « Monde Afrique »

Cette semaine, on part au Canada pour la 44<sup>e</sup> édition du Salon du livre de Montréal et on prend le pouls des scènes artistiques de l'Afrique et de ses diasporas en Ile-de-France.

Par Gladys Marivat (collaboratrice du « Monde des livres »)

Publié le 12 novembre 2021 à 13h00 · 🕒 Lecture 3 min.

### Sur la route des musiques africaines en région parisienne

Pour sa 33<sup>e</sup> édition, Africolor, le festival nomade francilien des musiques africaines, offre une programmation irrésistible mêlant têtes d'affiches, découvertes et rencontres inédites à la croisée du Nord et du Sud.

Plusieurs « grands maîtres » sont attendus, tels l'héritier de l'« afrobeat », le Nigérian Femi Kuti, qui se produira avec son fils aîné, Made Kuti le 18 novembre à Gonesse (95) ; le maître malien de la kora, Ballaké Sissoko, sur scène en solo et avec quelques invités dont Oxmo Puccino et son compatriote Lansiné Kouyaté le 3 décembre à Créteil (94) ; le chanteur et pianiste éthiopien Girma Bèyènè de retour après un silence de vingt ans et entouré de jeunes musiciens français le 13 novembre à Nanterre (92) ; ou encore les compères du Super Mama Djombo, groupe de musique de Guinée-Bissau qui ont marqué les années 1960-1980 avant d'être immortalisés dans le roman *Les Grands*, de Sylvain Prudhomme, en concert le 18 décembre à Montreuil (93).

La programmation ambitionne également de mettre en avant des musiciennes qui « cassent les portes et les codes des musiques africaines actuelles ». Parmi elles, les Go de Bamako, présenté comme le premier « Girls Band Malien » (le 3 décembre à Evry et le 4 décembre à Clichy-sous-Bois (93)) et la vocaliste française autoproclamée « multi-timbrée » Leïla Martial dont la collaboration avec le body-percussionniste Rémi Leclerc s'annonce comme un des moments marquants du festival. Leur projet « ÄKÄ, FREE VOICES OF FOREST » est né d'une passion commune pour les chants polyphoniques Aka, ces Pygmées du Congo qui entretiennent la tradition de marcher en chantant à l'instar de leurs ancêtres. Sur scène, le 12 novembre à Fontenay-sous-Bois (94), Leïla Martial, Rémi Leclerc, les chanteurs de la forêt congolaise et d'autres artistes partageront avec le public le fruit de leur rencontre.

Festival Africolor, en Ile-de-France, du 12 novembre au 22 décembre 2021.

Plus d'informations : [www.africolor.com](http://www.africolor.com)

## Africolor 2021 à Paris: le plaisir de retrouver la scène



Publié le : 12/11/2021 - 09:10



Le musicien Femi Kuti (notre photo) sera sur la scène du festival Africolor le 18 novembre à Gonesse. AFP - SIA KAMBOU

Texte par : RFI [Suivre](#)

### ÉCOUTER LE PODCAST [ICI](#)

C'est le grand rendez-vous traditionnel des artistes d'Afrique en Île-de-France. Le festival Africolor s'ouvre ce vendredi soir 12 novembre, avec le plaisir de retrouver la scène alors que l'édition 2020 s'était tenue en ligne, Covid-19 oblige. Musique, théâtre, créations de toute sortes : jusqu'au 22 décembre, Africolor mélange les styles, en partenariat avec RFI.

« Africolor, c'est d'abord le choc des générations... »

→ RENDEZ-VOUS CULTURE

## De la musique à la mode, Poundo va «au bout de ses idées»



Publié le : 19/11/2021 - 02:24



Poundo chante en anglais et en mandjak, langue parlée en Guinée-Bissau et au Sénégal. © WSLE

Par : Sébastien Jédor  [Suivre](#)**ÉCOUTER LE PODCAST** [ICI](#)

Ses amis l'appellent « le couteau suisse ». Pas étonnant, car Poundo a plus d'une corde à son arc. La chanteuse d'origine sénégalaise est en concert ce vendredi soir à Ris-Orangis, près de Paris, dans le cadre du festival Africolor. Sa pop urbaine moderne, relevée d'instruments traditionnels, explose dans son premier disque We are more.

## Africolor. « Le chant des Akas, c'est comme une maison de son et de musique »

Vendredi 19 Novembre 2021, Fara C.

**Présentée au Comptoir à Fontenay-sous-Bois lors d'Africolor, la création « Äkä. Free Voices of Forest » mêle intimement les polyphonies aka et l'inventivité du trio mené par Leïla Martial. Entretien.**

Une standing-ovation vibrante a salué la création Äkä. Free Voices of Forest, présentée en conclusion de la résidence artistique au Comptoir, l'éclaireuse salle fontenaysienne. Ce 12 novembre, dans le cadre du festival Africolor, la rencontre musicale entre le trio de la vocaliste Leïla Martial et le groupe aka Ndima nous emporte à des cimes de grâce et de vertige. Jean-Philippe Gautrais, maire communiste de Fontenay-sous-Bois (Val-de-Marne), et May Bouhada, ajointe à la culture, ont tenu à assister à cette aventure, soutenue dès ses prémices par Sébastien Lagrave, directeur d'Africolor. Au contestable terme « pygmée » introduit avec la colonisation, nous préférons ici le mot aka, plus spécifique, mais qui désigne précisément la communauté à laquelle appartient Ndima.

### **Immémorial et intemporel**

Äkä. Free Voices of Forest articule l'ébouriffante inventivité du trio français – Leïla Martial associée aux chanteurs-percussionnistes Éric Perez et Rémi Leclerc – avec les tambours, l'arc musical et la fascinante science polyphonique de Ndima, tandis que Sorel Eta, directeur artistique (bantou) de Ndima, incarne un judicieux trait d'union entre les deux cultures. S'entrelacent yodel sidérant (alternance entre voix de poitrine et voix de tête), dentelle contrapuntique, palpitations rythmiques, improvisations sans frontières... On fleure la forêt millénaire et l'audace d'un geste artistique éminemment contemporain, l'enchevêtrement de l'immémorial et de l'intemporel. Avant de partir avec Ndima pour une tournée qui passera par Marciac (à l'Astrada), Leïla Martial et Sorel Eta nous parlent de l'odyssée de ces voix libres.

### **Quels sont les ressorts de cette rencontre artistique exceptionnelle ?**

**LEÏLA MARTIAL** Je rêvais d'apprendre à chanter avec les Akas. Peu de groupes dits « pygmées » se produisent sur scène et en tournée. Avec l'aide décisive de Sébastien Lagrave et de Sorel Eta, cette création, issue de deux séjours au Congo, est le fruit d'une rencontre vraie, précieuse. Le chant des Akas, c'est comme une maison de son, une maison de musique dont l'architecture est d'une complexité extraordinaire. Il est indissociablement lié à leur environnement et leur mode de vie, hélas menacés. Leur patrimoine se niche dans leur gorge ! Leurs polyphonies sont connues dans le monde entier. Rémi Leclerc, Éric Perez et moi avons veillé à respecter leurs codes et avons eu à cœur que chacun trouve sa place, sa liberté de créer. Sorel Eta Les membres de Ndima acceptent de quitter la forêt et de se produire à l'étranger afin de promouvoir leur culture en voie de disparition et d'alerter le monde. Les Bantous les considèrent comme leurs esclaves, et non comme des collaborateurs à parts égales. Les Akas leur sont pourtant d'une immense utilité par les multiples activités et travaux qu'ils effectuent – chasse, pêche, récolte de miel... Leur situation est extrêmement préoccupante.

**Vous qui êtes bantou, Sorel, comment avez-vous gagné la confiance des Akas de Ndima ?**

**SOREL ETA** Ils m'ont observé pendant six ans avant de m'accepter. À leurs côtés depuis 1996, je suis solidaire de leur lutte pour la sauvegarde de leur mode de vie, donc de leur peuple. Notre répertoire se fait l'écho de ces combats. Le morceau titré l'Odeur nauséabonde critique les préjugés selon lesquels ces communautés sentiraient mauvais. Kossé dénonce le viol et Mobila, l'inceste, tandis que Ba passi ba Baaka vilipende la déforestation. Je sais de quoi je parle. Avant, j'étais exploitant forestier, j'ai fait partie de ceux qui détruisaient l'environnement des Akas pour le fric.

Un jour, j'ai pris conscience de la catastrophe que ça engendre pour eux, mais aussi pour nous tous et toutes. Leïla Martial En 2022, Sorel Eta publiera son livre, Université de la forêt (aux PUF), il y explique les enjeux et les dangers. Il y a urgence, le monde doit prendre conscience de l'immensité des connaissances que recèlent la forêt et ses habitants de toujours.

## Sékouba Diabaté, ambassadeur de la musique mandingue contemporaine

L'artiste guinéen dévoile son prochain album, « Africa Djala », lors de la 33e édition du festival francilien Africolor.

Par Patrick Labesse

Publié le 01 décembre 2021 à 18h00 - Mis à jour le 02 décembre 2021 à 03h01 -  Lecture 3 min.

Outre le chanteur et musicien nigérian Femi Kuti et le joueur de kora malien Ballaké Sissoko, la tête d'affiche d'Africolor, cette année, c'est Sékouba Diabaté, dit « Bambino ». La star guinéenne à l'ample voix de ténor est programmée sur trois scènes de la Seine-Saint-Denis, pour la 33e édition du festival qui s'éparpille, jusqu'au 22 décembre, sur une vingtaine de lieux à travers l'Île-de-France. Le 4 décembre, à l'Espace 93 de Clichy-sous-Bois, il interprétera avec son groupe quelques titres de son prochain album, Africa Djala (date de parution indéterminée pour l'instant). Le clip de la chanson donnant son nom à ce disque (visible sur YouTube) célèbre la beauté de la femme africaine, drapée dans des boubous chatoyants et portant le traditionnel mouchoir de tête (djala en malinké). Bambino chantera ensuite le 12 décembre dans le projet Afriquatours, associant voix africaines et deux quatuors à cordes et à vent, sous la direction artistique du compositeur et saxophoniste Christophe Cagnolari, et enfin en clôture d'Africolor, le 22 décembre, avec le Guinea Music All Stars, un ensemble lancé à l'initiative de son compatriote, le guitariste-chanteur Moh ! Kouyaté.

Ex-membre de l'« historique » Bembeya Jazz, groupe légendaire de Guinée avec lequel, adolescent, il a commencé sa carrière avant de suivre son propre chemin, jalonné de plus de dix albums, cet ambassadeur de la musique mandingue contemporaine, bien qu'installé avec femme et enfants en banlieue parisienne depuis plusieurs années, ne s'était paradoxalement jamais produit encore à Africolor, souligne le directeur du festival, Sébastien Lagrave. Il faut dire que le robuste gaillard, né le 4 avril 1964 à Kintinya près de Siguiri en Haute-Guinée, non loin de la frontière malienne, n'arrête pas de bouger. S'il se produit peu en France, en revanche, il chante souvent ailleurs, en Europe, aux Etats-Unis, en Afrique, où il remplit les stades, et en particulier en Guinée, vers laquelle il s'envole régulièrement.

### Toujours positif

Quand nous le joignons par téléphone, il y a quelques jours, à Marne-la-Vallée (Seine-et-Marne), il rejoint son domicile à pied, depuis les boutiques où il vient de faire quelques achats, « *des cadeaux pour la famille à Conakry, où je pars demain matin pour tourner un nouveau clip* ». Il y était en octobre, il y retournera chanter le 31 décembre, nous raconte le quinquagénaire alerte voguant allègrement vers la soixantaine. « *Je me maintiens en forme en marchant beaucoup, en faisant du sport, sur tapis à la maison, du vélo, du football quand je suis en Afrique. Un esprit sain dans un corps sain, c'est ça qu'il faut !* » Bambino rit de ses propres mots. « *Quant à la voix, si elle a évidemment changé au fil des années, je crois qu'elle est encore là à 100 %. Elle a été très bien éduquée et protégée. Pour l'entretenir, je chante tous les jours chez moi. Sur plusieurs tonalités en la faisant sortir de la gorge, du ventre, de la poitrine.* »



01 DÉC. 21

LE MONDE  
CULTURE

Sékouba Diabaté affirme se mettre rarement en colère. C'est un homme affable, aimable et rigoureux dans son travail. Superbe chanteur mais aussi excellent musicien, souligne par ailleurs Moh ! Kouyaté, qui rêve d'assurer un jour la direction artistique d'un album acoustique pour lui. Toujours positif, Bambino, ambassadeur de l'Unicef en Guinée, n'en reste pas moins conscient de l'importance de son rôle en tant que chanteur populaire et griot. « Dans mon nouvel album, je dénonce notamment la maltraitance des enfants et les violences que subissent les femmes aussi. » Arrivé devant chez lui, il conclut : « Je me dois de rester un modèle pour les jeunes générations et de sensibiliser le monde à ma manière à travers mes chansons. » Salutaire sagesse.

→ RENDEZ-VOUS CULTURE

## Les Go de Bamako, chanteuses sans tabou



Publié le : 02/12/2021 00:19



Les Go de Bamako, antidote à la sous-représentation des femmes sur la scène artistique malienne. © Mouniné Cercely Soumano

Par : Sébastien Jédon [Suivre](#)

ÉCOUTER LE PODCAST [ICI](#)

Un girls band 100% malien en concert au festival Africolor. Ce groupe de filles, c'est les Go de Bamako, les « filles » de Bamako. Elles seront vendredi 3 décembre à Évry-Courcouronnes et le samedi 4 à Clichy-sous-Bois, près de Paris. Quatre chanteuses et deux DJ qui brisent pas mal de tabous avec une énergie à revendre !

Le concert de ce samedi 4 décembre sera retransmis sur RFI-Musique samedi 11 décembre prochain en soirée.

10/12/2021 08:21

about:blank

24

Libération Vendredi 10 Décembre 2021



Des membres de Super Mama Djombo sur la pochette de l'album *Na Cambança*, sorti en 1978. PHOTO BR

## Super Mama Djombo, doux mandingues

**Entre musiques à danser et mélodies à pleurer, le groupe fondé dans les années 60 et sans cesse renouvelé a accompagné l'histoire de la Guinée-Bissau.**

Dès le micro de l'intervieweur débranché, la musique peut commencer. En cette fin novembre, Malan Mané et Adriano Fonseca, plus connu sous le sobriquet «Tundu», ont repris les armes comme au bon vieux temps. Nés en Guinée-Bissau voici soixante-cinq ans, ces vétérans mettent au point le répertoire qui fera leur retour sur scène à Paris. «La première fois c'était en 1964, après l'élection de Méditerranée. Quel accueil!» glisse Malan, le chanteur, entre deux titres, rythmes mandingues et voix un peu plus grave que par le passé, habitée des mille maux d'une vie cabossée. A ses côtés, Tundu déroule ses doigts sur la guitare, guilandes de notes perdues d'effets antidates à la pédale Echoplex. Les paroles scandent l'amitié, la ruralité, la liberté, la révolution, la grandeur de leur pays qu'ils ont dû quitter: la Guinée-Bissau. Comme sur cette ultime chanson écrite bien après leurs faits de gloire, alors que Malan était à Elbeuf (Seine-Maritime), seul face à sa télé, à regarder son pays se déchirer. «J'évoque le massacre de *Idjuguil* en 1989, qui

a été facteur déclencheur du mouvement de libération mené par le Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert et commencé quarante ans plus tard. l'armée de libération a tué ses enfants.»

**Fétiche.** Malan le musulman comme Tundu le catholique, deux passionnés de foot, ont attrapé le virus de la musique avec le Cobiama Djazo, groupe phare du Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert fondé par Amílcar Cabral, assassiné quelques mois avant l'indépendance (le 24 septembre 1973) dont il se fit le chantre. «Et valorisant nos traditions, le Cobiama Djazo a montré la voie à de nombreux groupes», se souvient Malan. En 1969, il n'était encore qu'un ado tout juste débarqué à la capitale, Bissau. «A Buba, ma ville natale, mon père écoutait les infos concernant le Parti de libération. C'est comme ça, via les radios de Guinée-Conakry, que j'écoutais le *Bembeya Jazz et Kolerigul*». A l'époque, il est fan du chanteur Loba Soreh, et bécote du Brésilien Roberto Carlos. Après quelques expériences, il va rejoindre en 1975 le Mama Djombo, un groupe formé à la fin des années 60 par des scouts guinéens, devenu «Supers» depuis l'arrivée de Tundu, autodidacte biberonné de Jini Heendri, et d'Atchuteil, compositeur en chef qui va imprimer au combo une tonalité plus militante. Mama Djombo, tout un symbole à l'heure postcoloniale: ce nom fait référence

à un fameux fétiche qui protégeait les guerriers.

Le groupe va justifier un tel parrainage en ayant les faveurs du premier président à l'indépendance, Luis Cabral, qui en fait ses ambassadeurs culturels. Ils voyageront beaucoup, jusqu'à Cuba pour le Festival de la jeunesse, dont témoigne le LP *Festival* paru dans la foulée. «J'ai vu à côté de moi le Palestinien Yasser Arafat, le Nambien Sam Nujoma... tous les pays démocratiques étaient là!» vibre encore Malan, tandis que Tundu se rappelle qu'ils eurent «un sacré succès, malgré la concurrence!» La recette du Super Mama Djombo? Un sens du collectif, chacun dans la douzaine de membres avait voix au chapitre, et un savant dosage entre musiques à danser et mélodies à pleurer, à l'image de Fetelele *Dissan Na M'bara*, qui en

core en 2021 met le feu aux pistes, et la ballade *Julia*, une histoire d'amour et de deuil. «Notre force, c'était de se faire le relais de la diversité culturelle de mosaïque ethnique qu'est la Guinée-Bissau.» Sur cette foi festive, ils vont écrire leur légende, panafricaine, chantant la gloire d'Amílcar Cabral avec *Sa Mayor por Comandante*, «dixième hymne national», comme celle du griot N'Famara Mané.

Tous les titres du groupe seront enregistrés lors d'une unique session, en janvier 1979 dans un studio de Lisbonne. Ils en tireront une poignée d'albums, sortis à cette époque, et peu à peu complétés de rares inédits, au gré des compilations et rééditions. La légende du Super Mama Djombo va traverser les âges, convertissant de nouveaux adeptes, jusqu'à des Islandais qui reformeront



Malan Mané, chanteur du groupe. PHOTO CLEO FEMES

le groupe en 2008. L'expérience ne durera pas. Le groupe va décliner, subissant même les affres du pouvoir qui les fait arrêter. «Le problème est que nous rêvions pas nos largues dans nos poches, et puis étant de tous les voyages officiels, même des ministres nous jalousaient.» Le 14 novembre 1980, le coup d'Etat de Nino Vieira, scindant la Guinée de l'élite cap-verdienne (jusqu'ici aux commandes du pays, participa aussi à cette descente vers les tréfonds. Sur place, le groupe un temps dissout puis reconstitué de jeunes pousses, végète en jouant dans leur club favori, l'Union sportive de Bissau, désormais déserté. D'autres choisissent l'exil.

«Maudit», Malan se retrouve en 1990 à Elbeuf, sans papiers, débouté du droit d'asile, vie de galère à longer les murs et premier de corvée se tapant les petits boulots, avant d'être régularisé en 1999. Il vivra alors dans une piaule d'un foyer de Montreuil (Seine-Saint-Denis) qu'il quittera sur le tard pour un F2 dans la même ville, après une opération du cœur qui lui donne accès à une pension d'invalidité, continuant à écrire des chansons. Aujourd'hui, il attend de toucher une retraite, le minimum vieillesse. A l'inverse, Tundu partira étudier les maths en URSS, travaillera sur les chantiers navals au Portugal en qualité d'ingénieur, puis se formera à la programmation informatique et atterrira en 2015 en Irlande du Nord. Tous deux ne sont rentrés qu'une fois au pays: Tundu en 2017 et Malan deux ans plus tard, pour se produire devant un stade en soutien du canal historique pro-Cabral lors de législatives. Encore une fois Malan sera du côté des perdants.

Les voilà de nouveau réunis, pour peut-être enfin un ticket gagnant. La première (et dernière) fois, c'était pour les quarante ans de la mort d'Amílcar Cabral, le 20 janvier 2013 lors d'un concert au B.Lexa, le club créé du Bairro Alto de Lisbonne. A l'époque, l'écrivain Sylvain Prud'homme achevait l'écriture d'un roman, *les Grands*, basé sur l'histoire du Super Mama Djombo. Huit ans plus tard, il persiste en signant un futur cinquante-deux minutes pour Arte, dédiée à ce «groupe maudit». L'occasion toute trouvée d'une résurrection, le temps d'un concert qui servira de rampe de lancement à l'enregistrement d'un disque de Malan. Un proverbe guinéen ne prétend-il pas que l'homme peut fuir le fusil mais pas son destin?

JACQUES DENIS

Au festival Africooloc le 11 décembre à Montreuil.

→ RENDEZ-VOUS CULTURE

## «Afriquatours» revisite les classiques africains au festival Africolor



Publié le 17/12/2021 - 00:15



Dirigé par Christophe Cagnolari, « Afriquatours » accueille quatre chanteurs : Sekouba Bambino, Valérie Belinga, Sam Mangwana et Ballou Canta, ici en 2019. © Afriquatours

Par : Sébastien Jédor  

ÉCOUTER LE PODCAST [ICI](#)

Alors que la rumba congolaise vient d'entrer au patrimoine immatériel de l'humanité, selon le classement de l'Unesco, une quinzaine d'artistes vont la faire résonner différemment ce vendredi soir 17 décembre, au théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, près de Paris, dans le cadre du festival Africolor. « Afriquatours » propose en effet une relecture des classiques du continent africain en version... classique, justement !

## ANNONCE *LES GRANDS* - LA LÉGENDE DU SUPER MAMA DJOMBO

18 DÉC. - NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL

Matthieu Culleron



LE JOURNAL DE 19H

Vendredi 17 décembre 2021 par [Hélène Fily](#)

### Le journal de 19h du vendredi 17 décembre 2021

21 minutes

ÉCOUTER S'ABONNER

ÉCOUTER LE PODCAST [ICI](#)

(00:17:59)



MAGAZINE

## Ocora Couleurs du monde

Par Françoise Degeorges

le samedi à 23h

MUSIQUES DU MONDE



Podcast iTunes



Podcast RSS



Contactez-nous

Assister à l'émission



### Portrait du violoncelliste Abel Selaocoe

1h



Abel Selaocoe donnait un concert le 10 décembre au Palais de la Porte dorée dans le cadre du Festival Africolor, du 12 novembre au 22 décembre 2021.



Portrait du violoncelliste Abel Selaocoe. © 2019 Abel Selaocoe

ÉCOUTER LE PODCAST [ICI](#)

ÉCOUTER LE PODCAST [ICI](#)

Le Festival Africolor a lieu du 12 novembre au 22 décembre 2021.

**Abel Selaocoe...**

Diplômé du Royal Northern College of Music en 2018, Abel Selaocoe s'est déjà beaucoup produit à travers le Royaume-Uni en tant que soliste avec des orchestres tels que le BBC Philharmonic et le BBC National Orchestra of Wales, et a joué avec des orchestres à travers l'Afrique du Sud, notamment les Kwa-Zulu Natal, Johannesburg et Cape Town Philharmonics.

Passionné de musique de chambre, il fait ses débuts au Wigmore Hall en 2013 avec le compositeur Colin Matthews. Il est le cofondateur de l'ensemble Kabantu de BBC Introducing. Il a entretenu des collaborations étroites avec des musiciens issus d'un mélange de genres, notamment Tim Garland, Seckou Keita, Giovanni Sollima... Au cours des dernières saisons, Abel a dirigé des programmes aux festivals de musique de chambre d'Aldeburgh et d'Oxford. Il a récemment été sélectionné pour le programme Take Five de Serious Music - un programme de développement pour les compositeurs interprètes de jazz les plus talentueux du Royaume-Uni - et a reçu de nombreux prix, notamment le Standard Bank Young Artists Award et le Sir Karl Jenkins Award en association avec Classic FM.

Concert dans le cadre du Festival Africolor, le 22 décembre 2021 à 19h / Houdremont Centre Culturel MLa Courneuve : GUINEA MUSIC ALL STARS / Moh! Kouyaté s'est lancé dans un projet total mandingue : faire connaître au public international la musique guinéenne moderne. Une soirée grand format pour remettre au goût du jour les orchestres de l'âge d'or de Conakry.



Sono Mondiale

## Chroniques mandingues : le Super Mama Djombo et le Super Biton de Ségou

Par Sono Mondiale Frédérique Briard

Publié le 18/12/2021 à 10:02

Ce sont deux orchestres moins connus que les mythiques Super Rail Band de Bamako ou Bembeya Jazz de Conakry, mais ils n'en sont pas moins de « supers » orchestres comme on aimait les nommer à l'époque des indépendances africaines. Le Super Mama Djombo et le Super Biton de Ségou sont de retour, le premier sur scène, le deuxième avec une sortie d'album. De quoi retrouver l'ambiance fiévreuse qui les a vus naître.

Amoureux de mélodies et de chants créoles lusophones, à vos marques ! Le Super Mama Djombo s'annonce en France pour une date unique programmée par le festival Africolor. Formé dans les années 1960 par de jeunes scouts, ce groupe a accompagné la guérilla menée par la Guinée-Bissau, ce petit pays enclavé entre le Sénégal et la Guinée (Conakry), contre le colon portugais. Véritable bande-son de onze années de lutte de libération, cet orchestre tient son nom d'un puissant fétiche venu d'un village d'irréductibles résistants à l'envahisseur. Militants dans l'âme, les douze musiciens chantent alors l'espoir et la liberté, dans toutes les langues du pays – peul, balante, malinké, créole –, célèbrent la révolution et son maître d'œuvre Amilcar Cabral, fondateur du Parti africain de l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert, qui mène le pays à son indépendance en 1974. Plus tard, ce sont les lendemains désenchantés, les trahisons et les rêves avortés qui inspirent leurs textes.

Tantôt mélancoliques et langoureuses, tantôt exaltées et dansantes, leurs mélodies allient les cultures mandingue et créoles aux guitares électriques avec une virtuosité qui n'a d'égale que la reconnaissance mondiale qu'elle suscite. Dans les années 80, le Super Mama Djombo enchaîne les tournées en Europe comme en Afrique, berce les foules avec son tube Dissan Na M'bera avant de disparaître, certains membres quittant la Guinée-Bissau pour le Portugal ou la France.

En 2014, Sylvain Prudhomme avec son roman *Les Grands* (Gallimard), consacré au Super Mama Djombo, tire l'orchestre de l'oubli (bientôt, un documentaire signé de l'écrivain devrait aussi voir le jour). Un nouvel album est prévu l'an prochain autour du chanteur lead Manan Mané et de quelques anciens de la bande. En attendant, c'est à Montreuil qu'ils nous donnent rendez-vous en chair et en os.

Le Super Mama Djombo en concert le 18 décembre au Nouveau Théâtre de Montreuil, Festival Africolor

## RÉSISTANCE CULTURELLE

Aux portes du désert malien, Ségou, ville posée sur les bords du fleuve Niger, arbore toujours dans son architecture l'empreinte majestueuse du royaume bambara dont elle fut la capitale au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le Super Biton de Ségou est à son image : une formation riche et plurielle, miroir des nombreuses populations du Mali, d'une élégance folle dans la transmission de cet héritage flamboyant. Rassemblés dans un premier volume de la collection Afro.Jazz.Folk par le label français Deviation Records associé au label malien Mieruba basé à Ségou, les huit titres remasterisés pour l'occasion ont été sélectionnés par trois des membres de l'orchestre.

Né peu de temps après l'indépendance du Mali, en 1960, l'orchestre – 19 chanteurs et musiciens – se fait remarquer lors de la Biennale culturelle de 1970 ; il s'agit alors de remplir le contrat de la politique d'authenticité culturelle voulue par le président Moussa Traoré : faire valoir le patrimoine culturel régional de ce grand pays qu'est le Mali. Le Super Biton de Ségou chante la noblesse et la bravoure de cet ancien empire, les valeurs du passé et consolide au fil du temps sa réputation pour devenir notoire sur le continent puis en Europe dans les années 1980. Son chef d'orchestre initial, Amadou Bâ, admirateur de Louis Armstrong qu'il rencontre lors de la tournée africaine du trompettiste américain en 1960, apporte à la formation le juste équilibre entre tradition et modernité, percussions et instruments amplifiés, racines bambara et influences cubaines. Sur des cuivres parfois paresseux, parfois emportés, se déploie l'art de la parole des chanteurs de Super Biton de Ségou. Des voix narratives aristocratiques qui font la superbe du répertoire de cet ensemble.



REPORTAGE

## La résurrection du légendaire Super Mama Djombo !



L'orchestre bissau-Guinéen Super Mama Djombo lors du festival Africolor 2021 sur la scène du Nouveau Théâtre de Montreuil.

20/12/2021

**C'était samedi soir 18 décembre au Nouveau Théâtre de Montreuil, lors du festival Africolor : le mythique Super Mama Djombo reprenait le chemin de la scène. L'occasion de revenir sur l'épopée de ce groupe phare, bande-son de l'indépendance de la Guinée-Bissau, avec son leader Malan Mané. Une soirée forcément émouvante... et révolutionnaire !**

Il est venu en voisin ; ce soir, il joue à domicile. Pour arriver au Nouveau Théâtre de Montreuil, Malan Mané a parcouru quelques centaines de mètres. Depuis 2003, il réside dans cette ville du 93 : d'abord dans un foyer, puis dans un HLM. Dès son arrivée en France en 1990, l'homme de 65 ans, regard facétieux et verbe clair, a subi un parcours chaotique, qu'il décrit avec une émotion pudique. Débarqué à Elbeuf (76), il se voit refuser le droit d'asile. Et connaît une existence de sans-papier, avant d'être régularisé en 1999. Malan enchaîne les petits boulots : cariste, magasinier, agent de sécurité... Mais derrière son quotidien, résonne toujours la musique, ce fil rouge, sa bande-son et peut-être la certitude qu'un jour il renouerait avec son destin. « *Pas pour la gloire, non, assure-t-il. Mais pour mes vingt petits-enfants...* »

Et le voici ce soir, face au miroir des loges de la salle de près de 400 places. Ce jour, se joue, trente ans après sa dispersion, la reformation du légendaire Super Mama Djombo, dont il fut le chanteur lead. Un groupe mythique qui a accompagné, dans les années 1970 et 1980, l'indépendance naissante de son petit pays de deux millions d'habitants, enclavé entre Sénégal et Guinée-Conakry, libéré du joug portugais : la Guinée-Bissau. Durant vingt ans, lui et sa bande ont chanté la révolution et son leader, le « Che africain », Amilcar Cabral, assassiné en 1973, avec des mélodies à fendre l'âme, gorgées de saudade lusophone, sur un cocktail de rythmiques bien cadencées et de « gumbe » local.

### Mort musicale

À deux heures de ces intenses retrouvailles avec le public, Malan s'avoue relax. Le trac ? Non, répète-t-il, comme si sa sérénité émanait de cette certitude que tout finirait bien par s'arranger. Et puis, l'homme en a vu d'autres ! Après tout, le Super Mama Djombo n'était-il pas le groupe officiel du premier président de Guinée-Bissau, Luis Cabral ? Pour emmener la troupe de quinze musiciens à bord de son avion, le chef d'État n'hésitait pas à débarquer des membres du gouvernement. Ainsi, Malan et ses compagnons ont joué devant des parterres de foules compactes au Mozambique, au Portugal, à Cuba ou en France en 1981, juste après l'élection de Mitterrand... Dans les loges, ses souvenirs se télescopent, cabriolent, se frottent au présent, s'entrechoquent sans chronologie. Et soudain, le couperet : « J'avais disparu des radars. On me croyait mort. Je suis même parti faire un concert au Portugal en 2012 pour prouver que je ne l'étais pas... »

Sa résurrection symbolique, Malan la doit à un écrivain, Sylvain Prudhomme tombé raide-dingue du groupe, alors qu'il travaillait à l'alliance franco-sénégalaise de Zinguinchor, en Casamance. Il en a tiré un roman savoureux, une fiction documentaire, où chaque mot chante : Les Grands. Ce soir-là, ce grand échelas aux cheveux grisonnants et aux yeux d'enfants, débordant d'enthousiasme, veille au grain. Sur Malan et son groupe reformé, il réalise un documentaire. Car, pour lui, la magie reste intacte : « J'adore leur couleur mélancolique, leurs longues phrases sinueuses sur des rythmes festifs... Et la guitare tendue de Tundu qui donne une signature hallucinante. Et puis, il y a leur portée symbolique... »

### L'hymne d'un pays

Cette aura, pointée par Sylvain, s'explique par une conjonction d'ingrédients. Au début, le marin-pêcheur Malan, fan d'Eusebio et du Benfica de Lisbonne, se rêve footballeur. Après l'entraînement, il tâte de la musique avec quelques copains et hérite d'un micro... Un « virus », qui ne le lâchera plus. Dans cette Guinée-Bissau, qui succombe aux charmes ravageurs du Cobiana Jazz tout puissant, de petits nouveaux font irruption dans le jeu : en 1975, le Super Mama Djombo invite Malan à les rejoindre. « Les autres groupes chantaient en créole. Nous, on s'exprimait dans plusieurs idiomes ethniques, pour être compris par tous, éclaire-t-il. Et puis, il y a eu l'arrivée de notre chef d'orchestre, Atchutchi, qui galvanisait le peuple avec ses paroles engagées ». La réputation du Super Mama Djombo explose. Leur titre Sol Maior para comanda devient l'hymne officiel du pays. En 1980, le coup d'État de Joaõ Bernardo Vieira provoque leur lent délitement. Après dix ans de survie, le Super Mama Djombo, à bout de souffle, se disperse. Malan, par exemple, se sent en danger : « En tant qu'interprète principal, le nouveau gouvernement m'attribuait les propos des chansons... » En 30 ans d'exil, il n'est retourné qu'une fois dans son pays en 2019, invité par le Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert (PAIGC), pour discuter, entre autres, de l'inscription de Sol Maior, au patrimoine de l'humanité. Le groupe s'est ensuite produit, de manière sporadique, comme en 2012, au festival Rio Loco, près de Toulouse.

Ce jour, à Montreuil, avec une pointe de tristesse, voire de colère, dans la voix, face à l'étendue du gâchis, Malan cite les quinze membres du Super Mama Djombo, et donne des nouvelles de chacun, comme on le ferait de frères, séparés par la vie. Certains sont décédés, d'autres restés en Guinée-Bissau comme Atchutchi, Miguelinho ou l'unique chanteuse, à la voix de miel, Dulce Neves. D'autres vivent au Portugal, un autre au Sénégal... Tundu, le guitariste historique et hypnotique, après avoir fait ses études en URSS, réside en Irlande du Nord. Ce soir, il a fait le déplacement pour retrouver son vieux copain. Mais Malan doute un peu : « *En fait, ce n'est pas vraiment le Super Mama Djombo. Seuls trois membres du groupe initial jouent...* »

### « **Vita luta** », **sempre !** »

Mais dès qu'il foule la scène du théâtre, tout revient. Avec un jeune bassiste, fan du groupe, le Super Mama Djombo fait se déhancher la foule, au diapason des mouvements de bassin et des petits pas de salsa irrésistibles de Malan. Les tubes, portés par sa voix intacte, défilent, comme Dissan Na M'Bera ou le révolutionnaire Gardessi : « *Viva luta anti-imperialista, viva luta, hmm hmm* ». Et puis, parmi les standards, Malan révèle trois nouveaux titres à paraître sur son prochain disque. L'état actuel de la Guinée-Bissau, l'un des pays les plus pauvres au monde, le préoccupe... Et il garde le poing levé. Ainsi évoque-t-il par exemple le massacre de Pidjiguiti, en 1959, perpétré par les autorités portugaises pour réprimer une révolte de dockers bissau-guinéen qui manifestaient pour une augmentation de salaires : 25 victimes, qui ont mis le feu aux poudres et entraîné la guerre d'indépendance. « *Aujourd'hui, nous avons un président autoproclamé, donc anticonstitutionnel. Mon pays va mal. À l'époque, quand Pidjiguiti a crié au secours, la lutte de la libération a éclaté. Mais aujourd'hui que l'armée de libération malmène son propre peuple, que puis-je répondre à Pidjiguiti ?* », demande Malan en chanson.

Devant son prêche et sa musique fiévreuse, le public renoue avec l'ambiance d'Africolor des grands soirs. La soirée s'achève sur une standing ovation, qui accompagne cette résurrection et la foi intangible en la révolution. Preuve que le Mama Djombo, l'esprit qui donne son nom au groupe, veille toujours sur les guérilléros...

Par : Anne-Laure Lemancel

## Laetitia Casta et Louis Garrel : le couple de Noël

**CINÉ** Abel et Marianne, un couple de Parisiens, s'aperçoivent consternés que leur fils vend leurs objets les plus précieux sur internet. Son objectif ? Financer avec ses copains un farouche projet écologique... Dans *La Croisade*, Louis Garrel, des deux côtés de la caméra, signe une comédie à la fois farfelue et pertinente sur notre époque et dirige sa compagne Laetitia Casta dans le rôle de Marianne. Un duo enchanteur pour les fêtes. O.D.B.

Sortie le 22 décembre.



## L'AFRIQUE, C'EST CHIC !

**FESTIVAL** Depuis 1989, Africolor fait résonner les couleurs de l'Afrique, plurielles, contemporaines, militantes, spirituelles, dans les villes de Seine Saint Denis. Cette année, entre autres, le groupe légendaire Le Super Mama Djombo, qui forgeait la bande-son de l'indépendance de la Guinée-Bissau, dans les années 70, immortalisé dans le superbe roman de Sylvain Prudhomme, Les Grands, se reforme pour une date d'anthologie, le 18 décembre. Citons aussi les spectacles musicaux (*Indépendances Cha Cha*, les 14 et 15), qui racontent les indépendances du Sénégal, du Congo et de la Guinée. Ou encore ces Afriquatours - vents et cordes - qui rejouent des tubes de highlife, d'afrobeat, de rumba (le 17)... Quand les musiques d'Afrique deviennent « classiques » ! A.-L.L.  
Africolor, jusqu'au 22 décembre. Seine Saint Denis (75), africolor.com



## Rayon frais

**EXPO** Le beau au prix du laid ! Grâce à ce slogan culte des années 60, la marque Prisunic a marqué son époque en démocratisant le mobilier et l'habillement contemporains de qualité. Afin de refléter les nouvelles tendances du design et de la création, graphistes et designers, comme Terence Conran, collaborent alors avec l'enseigne. Mobilier, luminaire et vaisselle deviennent de plus en plus stylisés, de plus en plus désirables. Dans une scénographie ingénieuse, le MAD retrace cette aventure créative et marketing en rassemblant 300 œuvres emblématiques (mobilier, objets et affiches publicitaires). Un autre regard sur la grande distribution. P.M.

Le *Design pour tous* - de Prisunic à Monoprix, une aventure française, jusqu'au 15 mai 2022. Musée des Arts décoratifs, Paris (75), madparis.fr

### albums

#### Flamboyante Juliette Armanet

Quatre ans que l'on attendait son deuxième opus. Le voici, avec les ingrédients de toujours : voix haut perchée, textes ciselés, pop étincelante... Un disque qui parle d'écologie et embrase tout ! Juliette Armanet, *Brûler le feu*.



#### Hommage à Blue Note

Pour son troisième disque, la chanteuse Cecil L. Recchia revisite, de sa voix de velours à la tessiture époustouflante, des grands thèmes instrumentaux du mythique label Blue Note avec des textes originaux. Cecil L. Recchia, *Play Blue*.



#### L'escapade de Nolwenn Leroy

L'ex-lauréate de la *Star Ac*, qui compte parmi les chanteuses préférées des Français, revient avec un huitième disque, coréalisé par Benjamin Biolay : une pop estivale et personnelle, parfois mélancolique ! A.-L.L.  
Nolwenn Leroy, *La Cavale*.

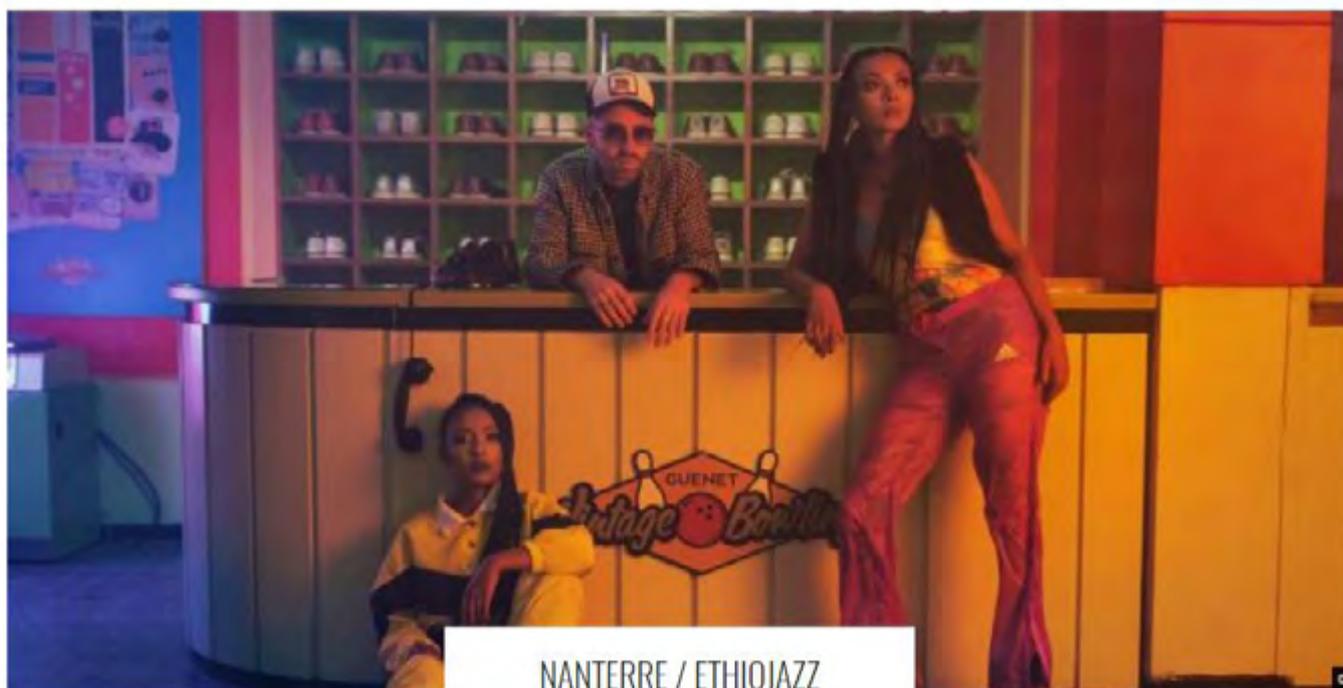


REBECCAH CARLOTTI / WHY NOT PRODUCTIONS / FREDERIKH HANUS / AFFICHE ETE 70 PRISUNIC / FOTO: RAJBER / SERGIJ MICH / FURSICHOVICH / DOLLE / FRESSE

# 02. PRESSE WEB & AUDIOVISUELLE

JAZZ / MUSIQUES - AGENDA

### Théo Ceccaldi « Kutu » + Akalé Wubé & Girma Bèyènè



Publié le 27 octobre 2021 - N° 293

**L'Éthiopie et la France, c'est désormais une longue histoire d'intimes connexions. La preuve avec ce double plateau dans le cadre du festival Africolor.**

Tout d'abord, le violoniste Théo Ceccaldi vient présenter en avant-première d'un disque qu'il nous tarde d'ouïr Kutu, projet né de sa rencontre à Addis Abeba avec deux chanteuses éthiopiennes, Hewan G/Wold et Haleluya T/Tsadik. A la clef, un trip rétro-futuriste qui puise dans les musiques traditionnelles l'énergie pour aller au-delà, boostée par des improvisations ésotériques et des basses hypnotiques. Ensuite, une autre rencontre, à savoir le retour d'une formule gagnante qui fit ses preuves sur disque et sur scène. Le totémique compositeur et pianiste Girma Bèyènè, l'un des piliers de l'âge de la musique éthiopienne, s'associe au combo Akalé Wubé, une bande d'émules français qui s'inspirent depuis plus de dix ans du swing made in Addis Abeba. À la clef, une soirée qui s'annonce chaudement recommandable, où l'esprit du chanteur Alèmayèhu Eshètè, présent ici même en 2010 et décédé voici un mois, devrait planer.

Jacques Denis

Néo Géo Nova : le Worldmix

# Worldmix des femmes du monde : les nouveautés de la sono mondiale avec Susana Baca, Siska, Kandy Guira, Poundo...

par Birou Sempéré  
publié le 17/10/2021 à 10:00 - Mis à jour le 19/10/2021 à 12:00

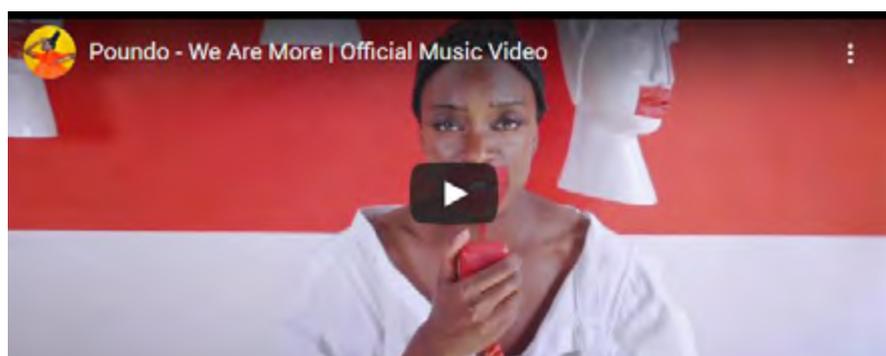
▶ ÉCOUTER LE PODCAST (49.02)

LES DERNIERS ÉPISODES

Les femmes du monde à l'honneur dans le Worldmix de Néo Géo Nova. Les nouveautés musicales nous transportent au Burkina Faso, au Pérou, à Marseille, Paris et Dakar...

[...]

Poundo avec "We Are More" et sa trap westaf a séduit les programmeurs du Festival nomade francilien – Africolor qui se déploiera du 12 novembre au 22 décembre. Poundo chantera le 19 novembre au Plan Ris-Orangis et le 27 novembre à la salle Jacques Brel de Pantin.



## Un grand concert de musique éthiopienne s'invite à Nanterre

Morgane Espagnet Festivals & Concerts | Publié le 29 Octobre 2021 à 12h07



Un grand concert de musique éthiopienne s'invite à la maison de la musique de Nanterre ©Aurore Fouchez

**Parce que non, il n'y a pas que la grisaille et la pluie en automne, il y a aussi de superbes concerts. Grâce à d'irréductibles fêtard·e·s, la saison des fêtes est loin d'être terminée. Et ils nous auront tellement manqué qu'il serait difficile de les éviter, quel que soit le moment de l'année. Alors ce samedi 13 novembre, on fonce à la Maison de la musique de Nanterre pour une grande soirée éthiopienne ! Suivez-nous, on vous explique tout.**

Après une année si particulière, le Festival Africolor hisse les couleurs de sa 33e édition et fait son grand retour avec une grande soirée éthiopienne à la Maison de la musique de Nanterre.

### Un programme haut en couleurs

On se donne donc rendez-vous le samedi 13 novembre pour profiter d'une soirée musicale en deux sets qui nous remet le moral au beau fixe. Au programme : un double plateau en altitude pour saluer Addis-Abeba et les musiques d'Éthiopie avec Théo Ceccaldi et les chanteuses du Jano Band puis Girma Bèyènè, le revenant de la scène éthio-jazz avec Akalé Wubé. Un combo éthio-transe incandescent, où la liberté du jazz se mêle à la profondeur des sons azmaris.

Pianiste, percussionniste, compositeur et arrangeur plus prolifique encore que le légendaire Mulatu Astatqé, Girma Bèyènè est aussi plus pop, plus électrique et plus funky. Il réinventera le groove avec Akalé Wubé, un groupe de jeunes musiciens français biberonnés aux Éthiopiennes. À l'origine rassemblé autour de reprises de la série Ethiopiennes, le groupe a grandi en s'immergeant profondément dans les musiques d'Éthiopie et en multipliant les collaborations avec des musiciens et danseurs locaux, africains et européens. Une soirée qui s'annonce grandiose !

## Africolor : le programme démasqué

La 33e édition du festival passionné par les musiques d'Afrique et leurs hybridations ouvre ses portes le 12 novembre prochain. PAM est partenaire de cet immanquable rendez-vous, et vous donne un aperçu du programme. Un deux trois, sortez !

*par Pan African Music  
2 novembre 2021*

Pour son grand retour en vrai, en live et en direct, dans des salles avec du public, Africolor propose un bel alliage de nouveautés et de classiques. Classiques, les musiques mandingues le sont assurément quand elles sont jouées avec toute la profondeur de leur histoire par un djeli, ou griot, de la trempe de Ballaké Sissoko. Mais quand, comme lui, on maîtrise à ce point la tradition et l'improvisation, on est capable d'emmener son art à la rencontre de tous les univers. Voilà pourquoi le maestro invitera sur scène, alternant avec ses pièces solo, des artistes avec lesquels il a eu bonheur à dialoguer (comme sur son disque Djourou, entendez la « corde » qui le relie aux autres). Le 3 décembre à Créteil, Oxmo Puccino est annoncé, tout comme les compagnons de toujours Badjé Tounkara (ngoni) et Lansiné Kouyaté (balafon).

### Légendes et classiques

Et puisque le festival n'aime rien tant que les rencontres, les croisements, les télescopages et autres hybridations, les classiques africains se frotteront aux esprits du classique européen au cours de plusieurs soirées concoctées pour l'occasion. À commencer par le jeune prodige sud-africain Abel Selaocoe, aussi à l'aise dans l'interprétation des sonates de Debussy ou Boccherini que dans les puissantes et profondes mélodies de son pays natal, les improvisations jazz ou encore les voyages vers les terres ouest-africaines. À découvrir en trio les 10 décembre au Palais de la porte dorée, mais aussi le 17 à Saint-Denis en ouverture d'une grande soirée où classiques et légendes vont se côtoyer.

Les classiques, ce sont ceux d'Afrique – rumba de Franco et Tabu Ley, Mandingue jazz du Bembeya, ou encore soukouss-dynamite signé Ballou Canta, mais réarrangés par Christophe Cagnolari pour un orchestre de chambre (quatre vents, quatre cordes, deux sets de percussions) et interprétés par des légendes : Sam Mangwana, qui prêta sa voix à l'OK Jazz de Franco comme à l'African Fiesta de Rochereau, Sekouba « Bambino » Diabaté qui mit sa voix d'or et ses poumons d'acier au service du plus grand orchestre que la Guinée ait connu, ou encore Ballou Canta himself chantant l'un des tubes dont il avait le secret du temps des soukouss stars. Lors de ce concert baptisé « Afriquatours », le 17 décembre à Saint-Denis, on ne pouvait oublier le patriarche Francis Bebey qui fut l'un des premiers à jongler entre les chants d'église et les flûtes pygmées. Son « Stabat Mater Dolorosa » sera interprété par la Camerounaise Valérie Belinga.

Enfin, puisqu'on est au pays des légendes, Femi Kuti – qui prolonge à sa manière celle de son père – sera de la fête (le 18/11 à Gonesse), tout comme le crooner éthiopien Girma Beyéné avec le groupe Akalé Wubé (13 novembre à Nanterre). Last but not least, l'un des sommets du festival devrait être le concert de Malan Mané, la voix de l'historique chanson Sol Maior Pa Comandante, accompagné par des anciens du Super Mama Djombo – l'orchestre mythique auquel l'écrivain Sylvain Prudhomme a rendu hommage dans son roman « Les Grands » (d'où le titre de cette soirée, le 18 décembre au Nouveau Théâtre de Montreuil).

**Mouso Power (suite)**

Comme chaque année, le festival donne toute sa place au « mouso power », c'est-à-dire au pouvoir des femmes qui arpentent les scènes afro et en renouvèlent les codes et les messages. On retrouvera le 16 décembre (Noisy-le-Sec) la merveilleuse connexion « Sahariennes » qui, autour de Souad Asla, réunit des chanteuses toutes issues du grand Sahara – de la Mauritanienne Noura Mint Seymali à Dighya Mohammed Salem (Sahara Occidental) en passant par Malika Zarra qui, franco-américaine, fait briller ses origines berbères marocaines.

Quant à la chanteuse franco-sénégalaise Poundo, dont l'univers pop et stylé mérite d'être découvert, elle ouvrira le bal le 19 novembre à Ris-Orangis, avant que ses explosives consoeurs d'Éthiopie Hewan G.Wold et Haleluya T/Tsadiq ne prennent le relais avec Théo Ceccaldi pour leur projet KUTU (également le 13/11 à Nanterre) : entre jazz, électro et transes tout droit sorties des cabarets d'Addis dont ils arrivent après une tournée africaine pleine de surprises.

Tout aussi inédit, les Go de Bamako, entendez le « premier girls band » malien dont les recrues ont fait partie de la mouso academy lancée à Bamako par Blonba en partenariat avec Africolor. Ce seront sur une scène française (le 3 décembre à Évry et le 4 à Clichy-sous-Bois), les grandes premières pour les chanteuses et la deejette Majo qui les accompagne. Dans cette catégorie, on aurait pu également ajouter la chanteuse Leïla Martial, mais la suivante, réservée aux électrons libres, lui convient encore mieux.

**Électrons libres**

Car la vocaliste multitimbrée, consacrée aux victoires du jazz en 2020, présente avec son comparse Rémi Leclerc – lui aussi adepte des jeux vocaux et percussions corporelles, un spectacle issu de leur rencontre avec Ndimba, un groupe de chanteuses et chanteurs Baka du Congo-Brazza. De la forêt équatoriale au Comptoir de Fontenay-sous-Bois, il n'y a qu'un pas : une expérience du troisième type à découvrir en ouverture du festival le 12 novembre.

Un autre duo d'électrons libres réunira les deux compères Simon Winsé (flûte peule, kamele ngonni) et Praktika (machines) pour de nouveaux voyages entre la France, le Mali, la Côte d'Ivoire et le Burkina, terres d'élection de ces deux vagabonds du son. On pourrait aussi ajouter également Clément Janinet, qui avec Adama Sidibé a inventé un dialogue, sous forme de concerto, entre son violon et celui – le soku- de son homologue malien (à découvrir le 18 décembre à Montreuil). Et parce qu'au chapitre des électrons libres il ne pouvait manquer (il est même hors concours) : Lova Lova, le punk prophétique de Bandalungwa (Kinshasa) viendra annoncer la liquéfaction du monde dans une tornade électrique (le 27.11 à Pantin). Enfin, et parce que cet article va finir par tourner à l'inventaire, signalons encore la soirée du 19 novembre où, à Bondy, on pourra découvrir le guitariste et chanteur Fousseiny Fakoly Doumbia qui joue à domicile (il habite Bondy) ses variations aussi pop, modernes que mandingues, avant que Vincent Lassale, percussionniste biberonné aux djembés et doundouns, ne revête ses habits numériques : devenu Vesko, il invite la VJ Chane, la danseuse et chorégraphe Manu Sissoko, sans oublier Maïmouna Soumbounou, sensation vocale que sa réputation a déjà précédée. De quoi marier rythmes, chants et danses dans un nouveau cocktail les pieds dans la tradition, la tête dans les étoiles.

Le programme complet est à retrouver sur [Africolor.com](https://www.africolor.com).

## **KUTU : journal de bord d'une tournée bouleversante (1/2)**

Le groupe KUTU, qui mêle jazz, machines et grooves éthiopiens, revient d'une tournée mouvementée en Afrique de l'Est. Son architecte, le violoniste Théo Ceccaldi, nous a envoyé son journal de bord. Avant le prochain concert, le 13 novembre au festival Africolor.

*par Théo Ceccaldi*  
8 novembre 2021

### **22 octobre. Transit. Aéroport d'Istanbul. 18h12.**

Dernière gorgée de bière en vitesse avec Valentin (basse), Laetitia (claviers) & Sébastien (notre ingé son) puis direction le Soudan, Khartoum. À ce qu'on lit vite fait sur google, la consommation d'alcool est passable de 40 coups de fouet, et il y a un couvre-feu à minuit. Les fêtards que nous sommes sont pris d'une soudaine angoisse. Mais l'excitation de mettre les pieds dans ce pays que l'on connaît très peu demeure la plus forte. Quels paysages ? Quelle musique ? Quels humains nous attendent ? À l'arrivée, c'est la chaleur qui nous prend. Près de 40 degrés, de jour comme de nuit. Lou – qui travaille à l'institut français – nous accueille vers 00h et balaie d'un seul coup tous ces préjugés. Elle a l'air bien guillerette et nous annonce qu'elle arrive d'une fête privée sur les toits de la ville. On s'y joint volontiers ,après avoir déposé les valises à l'hôtel et appris qu'une de nos deux chanteuses a loupé son avion. Inch'Allah, demain la team KUTU sera au complet, après plus d'un mois sans se voir, depuis notre concert de Jazz à la Villette.

### **23 octobre.**

Nous sommes pris en charge par les 2 chauffeurs de l'Alliance, Fawad & Mahmoud qui nous transportent dans une autre partie de la gigantesque Khartoum. Nous traversons le Nil à l'endroit de la jonction entre le Nil bleu et le Nil blanc.

Aujourd'hui c'est rencontre avec des musiciens soudanais pour préparer ensemble deux morceaux que nous jouerons le lendemain, à la fin de notre concert au Sama International Music Festival. Le pari est pris cette année de décentrer le festival dans un lieu qui s'est chargé de sens lors de la grande révolution de 2019 qui a mené à la chute du président Omar El-Béehir, et rebaptisé aujourd'hui Omdurman Cultural Center.

Retrouvailles avec les deux chanteuses, Haleluya & Hewan, et nous nous mettons au boulot. Les filles apprennent les textes en arabe à une vitesse hallucinante, et nous faisons tourner et retourner encore la chanson. Joutes improvisées avec le saxophoniste local qui fait tenir son bec avec du scotch. De gens passent et partent de la salle, des petits viennent se mettre aux percussions avec des tempos bien ancrés, tout le monde est joyeux et étonné par cette fusion improvisée. Nous avons conscience de vivre un moment rare, peu d'étrangers viennent par ici.

**24 octobre. Omdurman Cultural Center.**

Le concert a 2 heures de retard, mais les gens sont là, campés sur leurs sièges, et nous attendent de pied ferme. La journée a été laborieuse avec les plus longues balances de notre vie :). Cyril (batterie) est arrivé hier soir tard, sans ses cymbales ni ses baguettes perdues par la compagnie, d'un autre désert, celui du Texas où il enregistrerait pour une chanteuse mexicaine. Notre Ingé son, Seb, n'a rien lâché et les équipes étaient super motivées, mais il manque cruellement de matériel et l'électricité est tellement aléatoire...ça va ça vient. Petite frayeur quand un des techniciens commence à réparer une prise reliée à tous les effets de Valentin, avec une petite cale en bois bien fragile. On se dit que si ça pète, il pourrait prendre une sacrée décharge. L'installation son est aussi aléatoire que la météo en plein juillet en Bretagne. Et quand on sait qu'on est le premier groupe à balancer sur cinq, on se dit qu'on n'est pas au bout de nos surprises.

On monte sur scène et on est heureux d'avoir fait tout ce périple. Au bout du deuxième morceau, les gens sont debout collés à la scène et ça bouge, et ça filme dans tous les sens.

On aura eu beaucoup de problèmes techniques, mais on n'aura jamais rien lâché dans l'énergie du concert et on sent que la musique passe en face, et quel bien ça fait à tous de communier ensemble et de se lâcher dans un pays si empli d'interdictions.

L'after est joyeux avec un peu d'alcool de datte qui circule sous le manteau, un DJ qui clôture la soirée et quant à nous, nous projetons de nous lever assez tôt pour quelques visites avant de regagner la deuxième étape de la tournée, le Kenya & Nairobi.

**25 octobre. Hotel Assaha.**

7h40 du matin : les bruits de la ville sont étranges. Je me rends compte qu'il n'y a plus d'internet ni de téléphone, mais c'est sûrement une coupure temporaire. Il fait déjà très chaud. Je descends. Dans la petite salle de la réception de l'hôtel, tout le monde a les yeux rivés sur la télé. Le coup d'État qui a été préparé dans la nuit par les militaires dans la nuit est en cours. Les Soudanais sont dans la rue, furieux, bien décidés à ne pas laisser le retour des forces armées au pouvoir.

Il n'y a plus de moyen de communiquer avec l'extérieur, car tout a été coupé et l'aéroport est fermé, apprend-on. Notre hôtel est juste derrière la base militaire et engoncé entre deux artères principales où se déroulent des affrontements. Le premier jour ça tire, à petites ou à grosses balles : de ma fenêtre je peux apercevoir les jeunes civils lancer des pierres sur les militaires. Ça court, dans un sens et puis dans l'autre, puis ça se calme pour quelques minutes, et le vrombissement des cris unis s'entend plus loin, un peu plus sourd. Et puis, quand ça chauffe trop au-dessus de nos têtes, nous nous réfugions à l'intérieur.

Commencent alors une longue attente et des émotions en montagnes russes. Il n'y a plus vraiment de jour ou de nuit, d'heures, le temps s'allonge et la petite famille des réfugiés de l'Hôtel Assaha se forme. Interdiction de sortir de l'hôtel. Il y a Luc et Saintrick, les deux frères de Dakar qui sont venus apporter leur aide au festival sur la technique et la production. À plusieurs reprises, nous organisons des petits concerts improvisés dans la cour, très tard le soir, ou après le déjeuner. La musique résonne et nous appelons cela « concerts pour la paix ».

Il y a aussi les hommes d'affaires libanais venus pour conclure une affaire depuis 4 mois, une Allemande, un comédien italien séparé de sa troupe, car il voulait rester quelques jours de plus dans le désert. Et bien sûr Fabrice et Lou, qui ont organisé notre concert, qui passent régulièrement nous voir pour nous apporter les nouvelles fraîches, mais ils en ont souvent moins que nous, car ils n'ont pas accès à internet chez eux.

**28 octobre. Khartoum. 8h02. Bureaux d'Ethiopian Airlines.**

L'hôtesse nous confirme que la rumeur est vraie. Un avion d'Ethiopian Airlines pour Addis est bien prévu le jour même à 15h45. A priori ce sera le seul de la journée et sûrement de la semaine, car le samedi une immense manifestation dans les rues de Khartoum est prévue, ce qui devrait encore entraîner l'aéroport. La directrice du Goethe Institute nous prête des dollars pour que nous puissions changer nos billets et je reviens à l'hôtel sans trop croire que nous allons réellement décoller l'après-midi même.

Nous aurons loupé notre concert au Kenya, mais nous relançons Addis, car notre concert le 30 est désormais possible, en activant tous les réseaux pour attirer tout le public en deux jours. Nous sommes inquiets et tristes de laisser le peuple soudanais et nos nouveaux amis restés coulés au sol dans cette situation angoissante. Mais nous sommes heureux de pouvoir reprendre le chemin de la tournée et de pouvoir jouer à Addis dans quelques jours, là où cette musique est née, curieux de voir les réactions du public éthiopien.

**Retrouvez KUTU en tournée cet automne :**

**13/11 – Africolor, Nanterre**

## Africolor, laboratoire de recherche de la musique africaine

Africolor, plus qu'un simple festival de musique, est un laboratoire, mis à disposition de ceux qui recherchent des esthétiques nouvelles apportant du sang neuf à des musiques venues d'Afrique subsaharienne, du Mali à l'Éthiopie.

*"Ils ont fait beaucoup découvrir les musiques du terroir malien, proposent des connexions. Franchement, selon moi, c'est quelque chose de très fort sur la culture africaine"*, affirme le joueur de kora malien Ballaké Sissoko.

Il se produit cette année au festival pour la cinquième fois en dix ans, avec parmi ses invités Oxmo Puccino, figure du rap. La moitié des 24 spectacles proposés par Africolor, qui se déroule jusqu'à fin décembre, principalement en Seine-Saint-Denis, sont des créations où les musiques africaines se conjuguent au passé, au présent et au futur.

La rencontre (en ouverture vendredi à Fontenay-sous-Bois) de la chanteuse Leïla Martial, électron libre du jazz, Rémi Leclerc (percussions corporelles et chant) et de l'ensemble vocal Ndima qui tente de préserver la tradition de polyphonies vocales du peuple Aka des forêts d'Afrique centrale, est au cœur de cette problématique.

S'apprivoiser prend parfois du temps, environ deux ans pour ce projet, mais le jeu en vaut la chandelle. *"On fait se rencontrer des particules et des éléments chimiques (les musiciens) qui viennent s'entrechoquer, pour le meilleur ou pour le pire, se mélanger, se fondre ou bien rester à distance dans des tensions énergétiques"*, explique à l'AFP Sébastien Lagrave, ancien chanteur lyrique devenu directeur du festival, qui en est à sa 32<sup>e</sup> édition.

Africolor a d'autres angles d'attaque. *"L'Afrique bouge à la vitesse de la lumière, et nous avons la responsabilité d'être à l'écoute de ce présent"*, affirme Sébastien Lagrave. Signe de cette ambition: le mariage des instruments traditionnels et électroniques, au cœur de plusieurs créations. Vesko, qui consacre la fusion du chant wassoulou de Maïmounia Soumbounou et des machines de Vincent Lassalle pour une transe électro-malienne, en est l'illustration. Le duo formé par Praktika, ses synthés et boîtes à rythme, et la flûte peule de Simon Winsé, pour un voyage rétro-futuriste, en est une autre.

Africolor fait aussi le pari de recomposer le passé, comme dans *Afriquatours*. Donnée en 2019, cette création sera reprise le 17 décembre au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, dans une version étoffée.

*"Là il y a encore une fois un aspect laboratoire: on a fait le pari de proposer à des musiciens venant des musiques classiques d'ici, qui ont l'habitude de jouer du Mozart, de réaliser des réarrangements des grands classiques d'orchestres du continent africain des années 60/70"*, explique Sébastien Lagrave.

Dans le respect des anciens, il donnera aussi la parole à de grandes figures qui appartiennent à l'histoire de la musique moderne d'Afrique de l'Ouest: le mandingue guinéen Sekouba Bambino et le Bissau-Guinéen Malan Mané appartiennent à cette famille de musiciens ayant connu la gloire au sein d'orchestres légendaires avant de tomber, au gré des soubresauts du continent, dans un certain anonymat.

OLJ / le 13 novembre 2021 à 00h00

### **Le festival Africolor, laboratoire français de la musique africaine**

Le mariage des instruments traditionnels et électroniques : le festival Africolor, organisé en région parisienne jusqu'à fin décembre, est un laboratoire qui apporte du sang neuf à des musiques venues d'Afrique subsaharienne, du Mali à l'Éthiopie. La moitié des 24 spectacles proposés par Africolor, qui se déroule principalement en Seine-Saint-Denis, sont des créations où les musiques africaines se conjuguent au passé, au présent et au futur. La rencontre (en ouverture hier à Fontenay-sous-Bois) de la chanteuse Leïla Martial, électron libre du jazz, Rémi Leclerc (percussions corporelles et chant) et de l'ensemble vocal Ndima, qui tente de préserver la tradition des polyphonies vocales du peuple Aka des forêts d'Afrique centrale, est au cœur de cette problématique.

« *L'Afrique bouge à la vitesse de la lumière, et nous avons la responsabilité d'être à l'écoute de ce présent* », affirme le directeur du festival. Et de cette ambition naît l'œuvre de Vesko, qui consacre la fusion du chant wassoulou de Maïmounia Soumbounou et des machines de Vincent Lassalle pour une transe électro-malienne. Africolor fait aussi le pari de recomposer le passé, comme dans le spectacle Afriquatours créé en 2019 et qui sera repris dans le cadre du festival. Dans le respect des anciens, il donnera aussi la parole à de grandes figures qui appartiennent à l'histoire de la musique moderne d'Afrique de l'Ouest : le mandingue guinéen Sekouba Bambino et le Bissau-Guinéen Malan Mané appartiennent à cette famille de musiciens ayant connu la gloire au sein d'orchestres légendaires, avant de tomber dans un certain anonymat. Malan Mané avait même disparu des radars. Retrouvé grâce au livre Les Grands de Sylvain Prudhomme, l'ancien leader du Super Mama Djombo, exilé en France depuis 30 ans et resté longtemps sans papiers, remontera sur scène le 18 décembre à Montreuil avec quelques survivants de ce groupe légendaire.

### **Musique : le groupe Ndimba sur scène à Fontenay-sous-Bois**

Dans le cadre de la trente-troisième édition du Festival Africolor, le Comptoir Halle Roublot de Fontenay-sous-Bois programme "Äkä, free voices of forest"

Groupe Ndimba de Sorel Eta sur scène avec Leïla Martial et Rémi Leclerc, Comptoir Halle Roublot de Fontenay-sous-Bois le 12 novembre 2021. En résonance des voix de la forêt du Bassin du Congo, le 12 novembre, le public de l'Île-de-France a découvert au Festival nomade francilien le fruit d'une rencontre surprenante entre l'univers musical des Aka, appelé également "chants des peuples autochtones", de la vocaliste virtuose Leïla Martial et du body-percussionniste Rémi Leclerc.

Pour une telle création musicale, Leïla Martial et Rémi Leclerc sont partis l'année dernière rencontrer les Äkä pour comprendre d'où émergeait le pouvoir de leurs chants avec une dose de polyrythmie. Ensemble, ils ont partagé leurs héritages et ont fait naître de nouvelles histoires de sons.

À l'arrivée, une création musicale concoctée depuis le cœur de la forêt, dans les terres congolaises où les peuples autochtones cultivent la tradition de marcher en chantant, comme le faisaient leurs ancêtres, et les ancêtres de leurs ancêtres.

C'est cette rencontre de deux mondes, un jeu de corps et de voix, une expression orale joyeuse pour célébrer le dialogue avec l'autre, que les chanteurs du Ndimba de Sorel Eta et les artistes réunis autour de Leïla Martial et Rémi Leclerc ont proposé cette scène pour la première fois en France.

En ce temps de crise sanitaire, ce spectacle a donné à voir et à entendre le monde qui nous entoure, qu'il soit sous nos yeux ou dans des pays lointains, avec ses inégalités, ses souffrances mais aussi sa beauté, son rayonnement, sa pulsation, son puissant désir de vie et de partage.

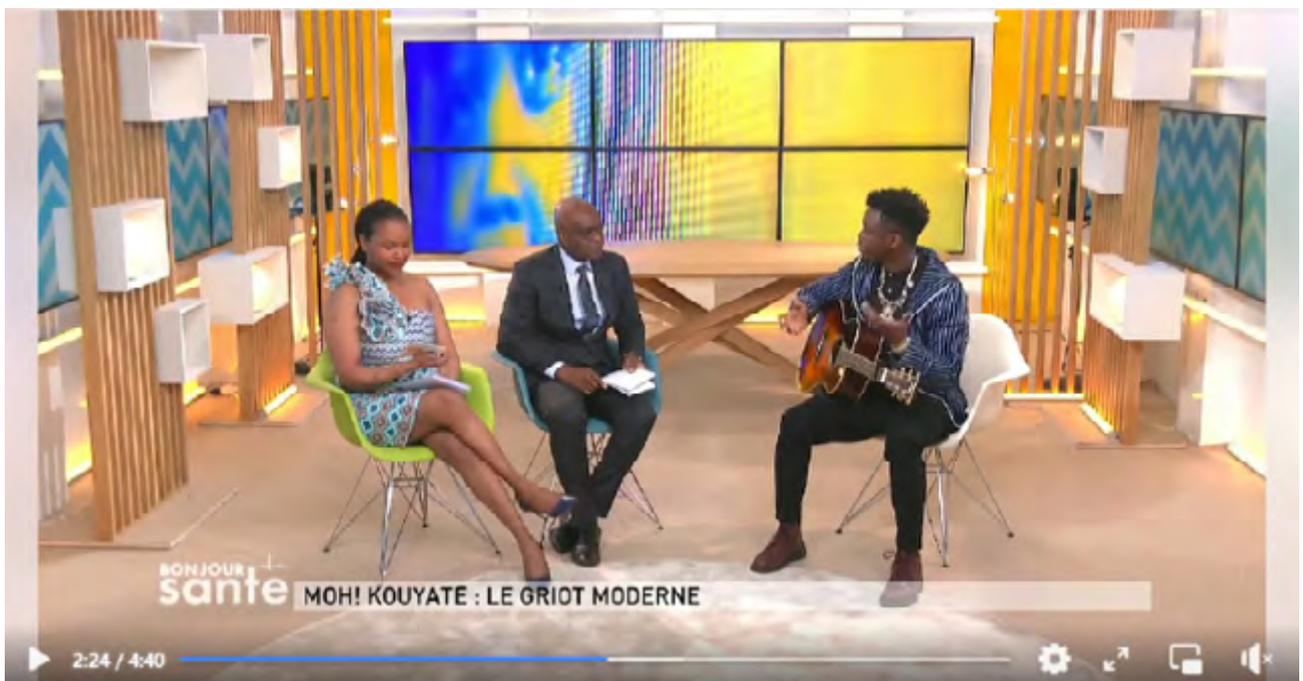
Marie Alfred Ngoma

Légendes et crédits photo :

Photo : Groupe Ndimba de Sorel Eta sur scène avec Leïla Martial et Rémi Leclerc, Comptoir Halle Roublot de Fontenay-sous-Bois le 12 novembre 2021

**AVEC MOH KOUYATÉ**

VOIR L'EMISSION [ICI](#)



## Sékouba, le « bambino » du Bembeya

Sékouba « Bambino » Diabaté est à n'en pas douter une des plus grandes voix africaines de notre temps. Invité au festival Africolor pour trois concerts, il revient pour PAM sur ses débuts, à l'ombre du Bembeya jazz de Guinée.  
Interview.

*par Vladimir Cagnolari  
1 décembre 2021*

Bambino, un petit nom pour une grande voix qu'on pourrait à bon droit ne plus présenter tant sa carrière, en solo comme au pluriel avec Africando ou Mandekalou a été émaillée de grands succès. En Guinée, existe-t-il d'ailleurs de plus grande voix depuis Kouyaté Sory Kandia ou Aboubacar Demba Camara ? On laissera aux mélomanes les débats passionnés pour trancher une si violente question. Mais en attendant, celui qui jouera au festival Africolor (avec son orchestre, mais aussi avec Moh! Kouyaté et enfin avec l'orchestre classique Afriquatours) revient, le temps d'une longue interview, sur ses débuts. Car avant de devenir Bambino, le tout jeune Sékouba Diabaté avait déjà fait sensation dans sa région d'origine, la Haute-Guinée, à deux pas du Mali, en plein cœur du vieux Mandé. À Kintinya d'abord, où il est né en 1964 de père et de mère griots. Et si maman s'était rendue célèbre avec la fameuse chanson Apollo (que son fils reprendra plus tard en version salsa, avec Africando), elle décède de bonne heure et laisse l'enfant âgé de trois ans sous la garde de son père qui voit d'un mauvais œil la musique, son univers sans pitié et la débauche qui guette ceux qui s'y adonnent. Mais le petit n'y peut rien : il a la vocation. C'est ainsi qu'il débute – il n'a alors que neuf ans – dans l'orchestre de son quartier, Révolution Band (avec trois guitares sèches et des futs vides en guise de batterie), et se retrouve sélectionné pour intégrer le Mandenkoro : l'orchestre fédéral de Siguiiri, la préfecture la plus proche. Le band brillera à la quinzaine culturelle de Kankan, au point d'être désigné pour participer au Festival National de 1979, réunissant les meilleures formations du pays qui rivalisent pour les premiers prix. À Conakry, l'orchestre Mandenkoro se distingue, et son plus jeune chanteur, Sékouba Diabaté, aussi. Le président Sékou Touré lui-même le remarque. Laissons à Bambino le soin de poursuivre le récit.

### **Raconte-nous comment Sékou Touré t'a repéré, et a décidé de ton sort...**

Vous savez, Sékou était avec les artistes, les musiciens, les footballeurs, si vous voulez... il était dans la culture. Et quand moi je suis venu avec l'orchestre de Siguiiri, cette année-là, les prix principaux sont allés aux orchestres de Nzérékoré, Siguiiri, Kankan... tous les prix sont partis pour des orchestres de province, pas à la capitale et à ses orchestres nationaux tels que le Bembeya, Balla et ses Balladins, Keletigui, le Boiro Band, les Amazones... Pourquoi aucun de ceux-là n'avait pu avoir le prix ? Le Président a convoqué tous les orchestres nationaux, car il voyait que quelque chose n'allait pas. Il a commencé par le Bembeya le plus connu des orchestres nationaux, son orchestre préféré. Il leur a demandé pourquoi cette année ils n'avaient pas gagné de prix. Chacun a expliqué son problème et pour le Bembeya, c'était que, depuis la mort de Demba Camara (brutalement disparu en 1973, NDLR), ils n'avaient pas réussi à le remplacer. D'autres chanteurs étaient venus, mais ils n'arrivaient pas à oublier leur ami.

### **Comme si son fantôme était encore là...**

C'est ça. Et les musiciens du Bembeya ont continué : « nous on est perdus, et on n'arrive pas à travailler comme il faut. On a besoin d'un chanteur ». Sékou (Touré) a dit : « si vous avez besoin d'un chanteur, je vous donne l'autorisation de parcourir tout le pays, de choisir qui vous voulez, et je le ferai venir. D'ailleurs j'ai des propositions : parce que j'ai vu le petit de Siguiri là, qui n'est pas mal... » eh eh, si un chef dit ça comme ça, c'est que... c'est ça qu'il veut ! Donc sur place, Sékou Bembeya le guitariste répond : « moi-même j'avais pensé à ce petit-là. Je l'ai vu chanter à la Paillote (célèbre club de Conakry, ndlr). Donc on va prendre celui-là ». Ils ont envoyé un télégramme à Siguiri, au secrétaire fédéral, le gouverneur, pour que je vienne immédiatement. Ils ont même envoyé une délégation de deux ou trois ministres pour venir me chercher, par un vol spécial, pour m'amener à Conakry et que je rejoigne le Bembeya. C'est quelque chose que j'ai raconté dans la chanson « Télégramme », une des premières enregistrées avec le groupe, qui parle du télégramme que le Bembeya a envoyé à mes parents de Siguiri pour que j'intègre l'orchestre.

### **C'est avec le Bembeya que tu reçois ton petit nom « Bambino »**

Oui. Le jour de mon arrivée à Conakry, tout l'orchestre était venu à l'aéroport pour m'accueillir. Il y avait Sékou Bembeya le guitariste, dit « Petit Sékou », mais aussi Sékou le Growl, le trompettiste qui était le directeur de l'orchestre. À l'aéroport, quelqu'un est venu informer Sékou le Growl : « ta femme est à l'hôpital, elle vient d'accoucher d'un garçon, d'un Bambino ». Donc on est venu chercher un enfant, un autre est né au même moment. L'enfant de Sékou le Growl a été appelé Bambino, et moi aussi Sékou Le Growl m'a appelé comme ça. J'ai accepté, mais je leur ai dit : « vous me donnez ce nom-là, j'accepte, mais si je vais à la Mecque, il faudra trouver les moyens de l'enlever, on ne va pas m'appeler "el Hadj Bambino" ». Et ce nom m'a apporté beaucoup de bonheur... mais je n'ai toujours pas fait le pèlerinage : les deux Sékou sont partis à la Mecque, il reste le bambino... moi je suis encore bébé (rires).

### **Comment se sont passés tes débuts avec le Bembeya ?**

Les débuts, ça n'a pas été facile. C'est vrai, j'étais content et honoré, et je rêvais de me faire un grand nom comme Demba Camara, mais on n'avait pas le même style de chant. Dès que je suis arrivé, on s'est réuni, et j'ai dit combien j'étais content, mais je ne voulais pas faire que de l'interprétation à la manière de Demba. Je voulais aussi apporter mon répertoire. Mais tout de même, il fallait reprendre des classiques. D'ailleurs, la première soirée où j'ai joué sur scène avec le Bembeya, j'ai dû chanter « Regard sur le passé ». L'autre chanteur qu'ils avaient recruté ne parlait pas malinké, c'est donc moi qui m'y suis mis. Mais j'étais très jeune, et c'est un morceau très long, avec une structure compliquée, très précise. Personne n'était sûr que j'y arriverais, vu mon jeune âge. Mais on a répété, et on l'a joué au Palais du peuple, devant Sékou Touré et les six chefs d'État qu'il avait invités. Je m'étais dit : « aujourd'hui, c'est la vie ou la mort ». Je tremblais parce que si ce jour-là je ne chantais pas bien, le Président allait avoir honte de n'avoir pas fait le bon choix, et en plus devant ses amis et collègues ! Ce morceau, il le connaissait du début à la fin. Donc j'avais ce trac-là sur moi. Et puis la première note est partie, et ça m'a rassuré... j'ai chanté et le Président était content : à la fin il est monté sur scène et il m'a serré la main. Il m'a dit : « ntoman, (c'est-à-dire, homonyme : car moi aussi je m'appelle Sékou comme lui), tu as bien chanté, je suis fier de toi ». Je suis parti ensuite me coucher et j'ai dormi jusqu'au lendemain quatorze heures !

**Durant tes années Bembeya, tu as aussi apporté ton répertoire.**

Oui. Au départ, j'ai donné trois titres. Le premier titre c'est « Télégramme » dont j'ai parlé, qui raconte mon arrivée dans l'orchestre. Un peu plus tard (en 1985,NDLR), on est venus en France au Festival d'Angoulême. C'était après la mort de Sékou. On a joué devant des milliers de blancs : les gens chantaient, dansaient, sautaient... j'avais vu des blancs, mais pas autant que ça ! et qui dansaient et chantaient avec moi! ça m'a beaucoup impressionné.

Dans la foulée, on a eu la chance de signer avec Sonodisc, qui voulait qu'on fasse quatre albums. Les fondateurs de l'orchestre m'ont demandé d'amener beaucoup de titres, et j'en ai apporté une dizaine. À partir de là, je me suis dit que j'étais membre du Bembeya à part entière.

**Tu en parlais à l'instant : Sékou Touré disparaît en 1984. Sans lui, l'étoile du Bembeya va commencer à pâlir et le destin de l'orchestre se compliquer...**

Avant cela même, Sékou avait convoqué les orchestres nationaux. On dirait qu'il savait qu'il allait mourir. Il leur a dit : « écoutez, vous avez trop travaillé pour ce pays, et vous avez beaucoup fait. Vous êtes des salariés, des fonctionnaires d'État, alors que vous avez de la valeur. J'aimerais bien que vous-mêmes vous travailliez et que vous gagniez vous-même votre argent en vous payant vous-mêmes. » Il a donné des fonds à chaque groupe, avec du matériel, et à chaque orchestre le lieu qui était son fief : « chacun n'a qu'à rester là où il est, l'Etat vous donne cet endroit. Si vous travaillez bien, vous gagnerez même mieux comme ça. » Donc, avant sa mort, les orchestres étaient toujours « nationaux », mais plus « d'État ». C'est-à-dire qu'on était plus salarié, on n'avait plus de ravitaillement tous les mois, etc. et surtout : on n'avait plus une chose à laquelle on s'était habitué, et que seule, dans le monde entier, la Guinée offrait : chaque deux ou trois ans, Sékou Touré faisait envoyer à tous les orchestres nationaux et fédéraux un matériel complet : on renouvelait tout! Ça coûtait excessivement cher, mais il le faisait. Et après sa mort, le matériel s'est gâté, sans renouvellement... ça a été difficile pour les orchestres. Nous, le Bembeya on a eu de la chance, par ce qu'on est partis en tournée. Mais comme on est restés six mois en France, ça nous a coûté cher, donc on n'a pas pu ramener tellement d'argent. Mais on a pu tout de même maintenir le club Bembeya qui continue d'exister, et qui donne à manger aux familles de ses membres. Moi, comme j'ai ma carrière solo, le club ne me paye plus, mais il continue de payer les membres fondateurs qui sont encore là.

**Et pourquoi as-tu décidé de partir ?**

C'était dans ces années difficiles. Au bout de deux ans trois ans, moi j'étais encore frais, et j'avais pas d'autre métier, il fallait que je chante. J'ai été voir Sékou Bembeya, Ashken, Sékou le Grawl (les membres fondateurs de l'orchestre, NDA), et je leur ai dit qu'un producteur voulait me produire, et que je voulais choisir dans le Bembeya des musiciens, s'ils m'y autorisaient. Ils ont été d'accord. Donc sur le premier album c'est écrit « Sékouba Diabaté du Bembeya ». Et c'est ainsi que ma carrière solo a démarré.

**Cette carrière, tu vas la faire main dans la main avec Ibrahima Sylla, avec lequel tu as signé de très beaux albums solo, mais aussi participé à l'aventure Africando et à celle de Mandekalou. Cette année, tu es à l'honneur du festival Africolor puisque tu seras trois fois à l'affiche, avec trois formations différentes...**

Avec Africolor, c'est la Guinée qui est à l'honneur cette année, car le festival met le plus souvent à l'honneur le Mali, qui est comme le mari d'Africolor. Mais cette année la Guinée aura une grande place, il y aura mon concert 100% guinéen (le 4 décembre), il y a ma participation avec l'orchestre Afriquatours pour chanter le titre « Balaké » du Bembeya (le 17 décembre) : ils ont fait une orchestration vraiment super, en remplaçant les guitares par des violons et d'autres instruments, et pour ça je titre mon chapeau à Christophe Cagnolari (l'arrangeur et directeur musical), et puis je participerai au Guinea Muisic All stars de mon frère Moh! Kouyaté le 22 décembre. Là, on va jouer que des titres guinéens, des classiques ! Pas de composition à nous, mais que des grands tubes des années 70 à nos jours. Cette année, c'est pour la Guinée, mais la tête de Sékouba sera là plusieurs fois (rires).

Sékouba Bambino à Africolor :

le 4 décembre à Clichy-Sous-Bois  
le 17 décembre à Saint-Denis (TGP)  
le 22 décembre à La Courneuve



### VIDÉOS



### Les "Go de Bamako": sonorités électroniques et sororité malienne

Le festival [Africolor](#), qui met sur le devant de la scène jeunes pousses et talents confirmés, nous présente un tout nouveau groupe malien 100% féminin. Les "Go de Bamako", quatre chanteuses accompagnées de deux DJettes, un combo unique au Mali ! Le groupe a donné son tout premier concert en France. Rencontre.

Durée : 2 min 02

08 DÉC 2021 [Pascale Achard](#) L. Bellon, L. Martin, R. Lescaut



VOIR LE REPORTAGE [ICI](#)

Galleries photos



Partager    

**33ème édition du festival Africolor à Paris**

Publié le 03.12.2021 à 16h52



## CULTURE

## Les Go de Bamako, six Maliennes aux platines

10 décembre 2021 à 09:45 | Par Eva Sauphie

Mis à jour le 10 décembre 2021 à 09:45

**Fraîchement formé dans la capitale malienne, ce groupe 100% féminin s'est produit lors du festival Africolor début décembre en région parisienne et sera sur scène au Blonba le 14 décembre. Avec deux mots d'ordre : émancipation et sororité.**

« Chanter, c'est travailler », affirme Mounine Cercely Soumano, alias Diya, benjamine des Go de Bamako. Du haut de leur vingtaine d'années, les quatre chanteuses du groupe que forment Diya donc, Aminata Camara, Salimata Sakiliba et Safiatou Koné, comptent bien défendre les femmes artistes en Afrique, et les valeurs du travail au féminin. « Travail », en bambara « Barra », est d'ailleurs le titre de leur premier album, à paraître dans les prochains mois.

« En Afrique de l'Ouest, les femmes sont délaissées. On nous fait croire que leur rôle se joue uniquement à la maison, on veut prouver le contraire dans nos textes et sur scène ». Émancipation et sororité... Une équation qui a le vent en poupe ces dernières années dans le paysage de la musique africaine. Avant elles, les Amazones d'Afrique, puis les Mamans du Congo et bien avant encore, les Go de Kotéba, trio de chanteuses et danseuses né à Abidjan en 1993, ont prouvé que les femmes avaient toute leur place sur le devant de la scène.

### Entre tradition et électro

C'est grâce à la Mouso Académie que leur projet a pu voir le jour en mai dernier au Mali. Créée en 2019 par la griotte et féministe Nainy Diabaté et par Alioune Ifra Ndiaye, acteur important de la scène culturelle, cette structure a pour but de pallier le manque de représentation des femmes sur la scène musicale locale. Les six artistes en herbe, pour la plupart issues de zones rurales, ont bénéficié de quelques semaines de résidence au sein du centre culturel BlonBa, à Bamako, sous la direction artistique de Maaté Keita, ancienne membre des Go de Kotéba. « Elle nous a appris à faire des harmonies, à chanter et à danser en même temps », détaille Diya.

Les Go de Bamako exploitent une recette gagnante : la musique fusion, entre tradition et électro. Mais là où de nombreuses créations misent sur une collaboration nord-sud en faisant généralement appel à des DJs européens, elles n'ont pas hésité à prendre les commandes des machines. Un poste souvent réservé aux hommes. Alors qu'elles n'avaient jamais touché une table de mixage avant la formation, Marie-Joseph Diakite a.k.a DJ Majo et DJ Fantastik accompagnent les chants mandingues des Go à coups de beats électro.

« En Afrique, on est habitués à chanter avec des instruments, glisse Diya, qui a commencé sa jeune carrière en tant que soliste de blues malien. C'était nouveau pour nous cette façon de travailler la musique, il a fallu que l'on s'accorde toutes et que l'on s'écoute pour trouver nos repères sur les productions électro. Mais à force de répétitions et de bonne entente, ça a fini par payer. » Après son passage à Africolor, le girl's band compte bien défendre le fruit de ce travail collectif au pays, avec une première date le 14 décembre dans le centre culturel qui les a vu naître.

Le festival Africolor se tiendra jusqu'au 22 décembre avec, entre autres, les Super Mama Djombo, groupe légendaire de l'indépendance de la Guinée-Bissau, qui joueront pour la première fois sur scène depuis trente ans le 18 décembre au Nouveau Théâtre de Montreuil, et les Guinea Music All Stars, pour un concert de clôture à la Courneuve.

## Journée Internationale des Migrants, samedi 18 décembre 2021

ACCUEIL

AGENDA

ARTICLES CULTURE

ARTICLES DÉFILANTS

CULTURE

DÉBATS & IDÉES

EXPOSITIONS

MUSIQUE



Mishka Gharbi

🕒 10 décembre 2021

À l'occasion de la journée internationale des migrants, une série de rencontres, ateliers et projections se tiendront le 18 décembre, au Musée national de l'histoire de l'immigration.

Cette journée à la fois festive et thématique a pour objectif de sensibiliser l'opinion à la contribution des migrations dans les domaines économique, culturel et social, au profit à la fois des pays d'origine et d'accueil.

[...]

Le festival Africolor se déroule cette année en partenariat avec les étudiants de l'université Sorbonne Paris Nord. Créé en 1989, Africolor est un festival de création musicale en Ile-de-France autour des musiques africaines. À l'écoute des mutations de toutes les « Afriques du monde » (Caraïbes, Océan Indien, Brésil...), de la circulation des hommes, des migrations, choisies ou non, Africolor se penche sur les métamorphoses des musiques africaines issues de ces bouleversements historiques et politiques. Une manifestation qui travaille à faire émerger les créations musicales d'artistes africains du continent et des « Afriques d'ici ».

## Les Go de Bamako sur les traces des Amazones de la Guinée et à la conquête du monde

🕒 Posté le 12 décembre 2021



Paris (© 2021 Afriqinfos)- Après les Guinéennes, c'est autour des Maliennes de s'imposer dans l'univers musical mondial. Composé de 4 femmes, les Go de Bamako ont laissé une empreinte alors qu'elles se produisaient lors du festival Africolor début décembre en région parisienne. Elles sont attendues sur scène au Blonba le 14 décembre 2021.

Ce groupe 100% féminin a été créé en 2019 par la griotte et féministe Naïny Diabaté et par Alioune Ifra Ndiaye, acteur important de la scène culturelle.

Du haut de leur vingtaine d'années, les quatre chanteuses du groupe que forment Diya, Aminata Camara, Salimata Sakiliba et Safiatou Koné, comptent bien défendre les femmes artistes en Afrique, et les valeurs du travail au féminin. «Travail», en bambara «Barra», est d'ailleurs le titre de leur premier album, à paraître dans les prochains mois. «Chanter, c'est travailler», ont-elles confié dans un entretien de Jeune Afrique. «En Afrique de l'Ouest, les femmes sont délaissées. On nous fait croire que leur rôle se joue uniquement à la maison, on veut prouver le contraire dans nos textes et sur scène». Émancipation et sororité...

Une équation qui a le vent en poupe ces dernières années dans le paysage de la musique africaine. C'est grâce à la Mouso Académie que leur projet a pu voir le jour en mai dernier au Mali.

Cette structure a pour but de pallier le manque de représentation des femmes sur la scène musicale locale. Sur le continent, ces groupes purement féminins ne s'arrêtent ni au Mali ou en Guinée-Bissau. On peut entre-autre citer les Mamans du Congo et bien avant encore, les Go de Kotéba, trio de chanteuses et danseuses né à Abidjan en 1993.

### **Des femmes s'approprient la platine**

La particularité des Go de Bamako : une fusion, entre tradition et électro. Alors que plusieurs font généralement appel à des DJs européens, elles ont plutôt décidé de prendre les commandes des machines. Un poste souvent réservé aux hommes.

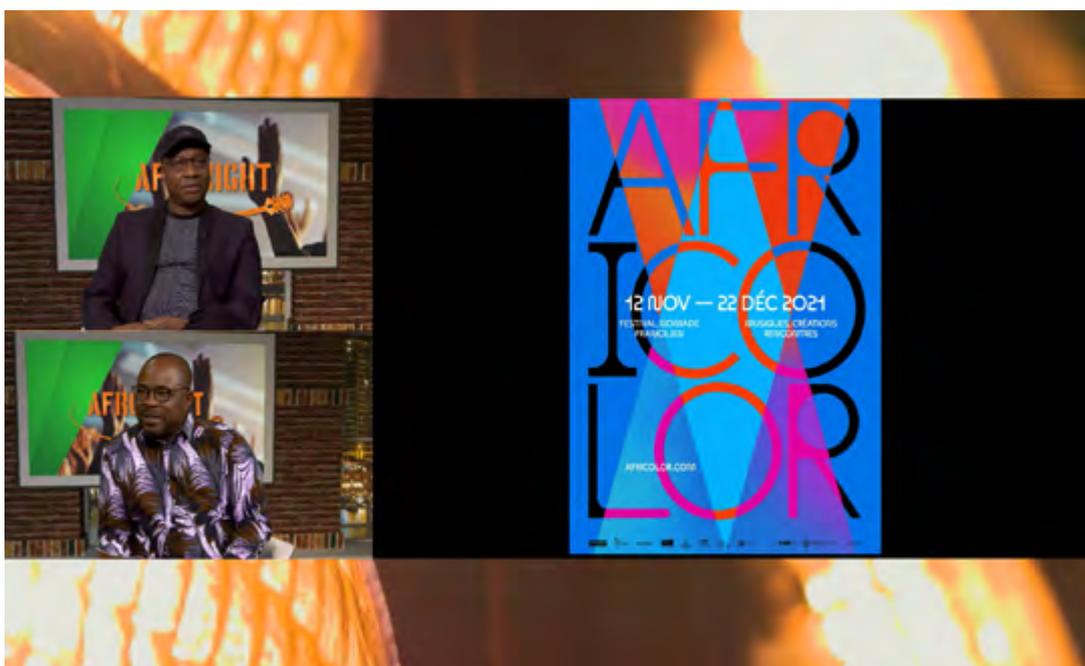
*«En Afrique, on est habitués à chanter avec des instruments, glisse Diya, qui a commencé sa jeune carrière en tant que soliste de blues malien. C'était nouveau pour nous cette façon de travailler la musique, il a fallu que l'on s'accorde toutes et que l'on s'écoute pour trouver nos repères sur les productions électro. Mais à force de répétitions et de bonne entente, ça a fini par payer».* Après son passage à Africolor, les filles comptent bien défendre le fruit de ce travail collectif au pays, avec une première date le 14 décembre dans le centre culturel qui les a vu naître.

Le festival Africolor se tiendra jusqu'au 22 décembre avec, entre autres, les Super Mama Djombo, groupe légendaire de l'indépendance de la Guinée-Bissau, qui joueront pour la première fois sur scène depuis trente ans le 18 décembre au Nouveau Théâtre de Montreuil, et les Guinea Music All Stars, pour un concert de clôture à la Courneuve.

V. A.

AVEC SÉKOUBA BAMBINO

VOIR L'ÉMISSION [ICI](#)



## Malan Mané, l'histoire d'une résurrection musicale



Publié le : 16/12/2021 - 13:04 Modifié le : 16/12/2021 - 13:03



Malan Mané à Paris le 10 décembre 2021 Christophe ARCHAMBAULT AFP

**Paris (AFP) – Disparu de la sphère musicale pendant des décennies à tel point que certains le croyaient mort, le chanteur Malan Mané, l'une des voix du peuple de Guinée-Bissau au sein du groupe Super Mama Djombo, donnera samedi en France son premier concert depuis trente ans.**

«Les Grands». Ce roman de Sylvain Prudhomme, paru en 2014, est à l'origine de la résurrection du musicien, dont la voix s'était tue en 1990.

«*J'étais à Ziguinchor*», en Casamance au Sénégal, proche de la Guinée-Bissau, raconte à l'AFP l'écrivain. «*Assez vite, je suis tombé amoureux des disques du Super Mama. L'idée du roman est venue de la rencontre avec plusieurs anciens du groupe installés en Casamance, dont Serifo Banora*», poursuit-il. «*Le livre a été nourri des ambiances de concerts et de tout ce que j'ai ressenti là-bas*».

Et des souvenirs de Malan Mané, dont Sylvain Prudhomme va faire la connaissance pendant l'écriture de son roman, à Montreuil, près de Paris, où l'ancien chanteur-leader du groupe vit alors dans un foyer de travailleurs.

### «Eloigne toi»

«*Je ne me destinais pas du tout à devenir chanteur, mon rêve était de devenir footballeur, au Benfica Lisbonne*», se souvient Malan Mané, 65 ans aujourd'hui, que l'AFP a rencontré.

«*On avait une association dans le quartier, dont j'étais membre en tant que footballeur*», se souvient-il à propos de sa jeunesse en Guinée-Bissau. Parfois, «*certaines se mettaient à jouer de la guitare, moi à chanter. Un jour, quelqu'un m'a dit +mais pourquoi pas former un groupe ?*».

Naissance d'une vocation. Après une première expérience avec d'autres musiciens, ce fils d'une famille de pêcheurs-agriculteurs du sud rejoint le Super Mama Djombo. Cette formation, qui fait les louanges de la révolution, devient à l'indépendance, proclamée en 1973 et reconnue par le Portugal un an plus tard, le porte-drapeau de son pays.

*«Après l'indépendance, on a accompagné le président lors de ses voyages à l'étranger. C'est comme ça qu'on a joué en Angola, au Sénégal, en Gambie».* Et en France, en 1981.

La réputation du groupe passe les frontières, il enregistre à Lisbonne, grave quelques chansons toujours cultes, «Dissan na Mbera» ou «Sol maior para comandante».

Mais la formation, aux textes engagés interprétés en créole portugais sur fond de gumbé, un style musical local influencé par le mandingue et la rumba, va perdre au gré des coups d'Etat dans un pays déchiré par la guerre civile, les faveurs du pouvoir.

Pas sa popularité. *«A chaque concert, c'était plein. On voyait les choses différemment, on avait des chansons révolutionnaires, on critiquait».*

«Il y a toujours des menaces. Quand tu vois un jeune tabassé en pleine rue parce qu'il a fait une critique, des fois tu te dis +éloigne toi+», confie Malan Mané.

### «Abandonné»

Il quitte son pays en 1990 pour la France. Début d'un long tunnel. *«Je suis resté huit ans sans papiers»*, raconte celui qui passe de foyer en foyer à Valenton, Elbeuf puis Montreuil en 2003, où il vit toujours. *«C'était la débrouille. J'ai appris le papier peint»* en retapant des appartements, dit dans un français un peu hésitant ce petit homme.

Sur son visage, on devine parfois une tristesse qui disparaît dès qu'il évoque la musique.

Régularisé en 1998, Malan Mané va exercer divers métiers peu qualifiés. En 2008, nouveau coup dur : une opération à coeur ouvert.

Par la grâce d'un livre, la roue de son infortune semble avoir enfin cessé de tourner.

Depuis la sortie du roman, la nouvelle de son existence s'est propagée jusqu'en Guinée-Bissau, où il est retourné en 2019 le temps d'une chanson lors d'un meeting électoral.

Tout cela filmé. Car du roman est née l'idée d'un documentaire relatant son parcours, réalisé par Philippe Béziat, en cours de tournage.

Un roman, un documentaire, l'attribution d'un logement HLM, un concert, l'enregistrement à venir à Lisbonne d'un disque avec de nouvelles chansons... tout semble à nouveau sourire à Malan Mané, qui retrouvera sur scène samedi dans le cadre du festival Africolor, à Montreuil, deux anciens membres d'origine du Super Mama Djombo: le percussionniste Armando Vaz Pereira et le guitariste Adriano Toundou Fonseca.

*«La musique m'a beaucoup manqué, jusqu'à me rendre malade même»*, lâche-t-il, très ému. *«Je me suis senti abandonné»*

AVEC MOH KOUYATÉ

VOIR L'ÉMISSION [ICI](#)



# 03. PRESSE LOCALE & SPÉCIALISÉE



**FESTIVAL** \* Du 12 novembre au 22 décembre

## Africolor élargit nos oreilles

**DANS 13 VILLES DU DÉPARTEMENT ET EN ÎLE-DE-FRANCE.**

Chaque année, Africolor apporte son lot de surprises, de sons inconnus, d'hybridations inattendues. Et cette édition nous en réserve de magnifiques, comme la rencontre entre la vocaliste Leïla Martial, le body-percussionniste Rémi Leclerc et l'ensemble de chanteurs pygmées du Ndimba ou encore le dialogue inédit entre le violon de Clément Janinet et le soku (une sorte de violon africain) d'Adama Sidibé. Côté scène émergente, on ne manquera pas la venue d'Abel Selaocoe, dont la voix et la virtuosité au violoncelle laissent bouche bée, mais aussi le double plateau avec la très actuelle et urbaine Poundo Gomis et le rocker, parfois punk, Lova Lova.

La scène électro sera elle aussi de la partie, avec Faizal Mostrixx ou Vesko, ainsi que Praktika & Simon Winsé qui, en alliant flûte peule, tamani, kora, synthé et boîte à rythme, vous amèneront à la limite de la transe. Et des grands maîtres de la tradition, avec Ballaké Sissoko, Femi Kuti, le Super Mama Djombo ou encore Girma Bèyèné !

Informations et programme sur : [africolor.com](http://africolor.com)

## Festival Africolor

Date : Du Vendredi 12 Novembre 2021 au Mercredi 22 Décembre 2021  
Africolor 2021, nov-déc



visuel : Manuela Bonnet - God save The screen

**Le festival Africolor se déroule chaque hiver en région parisienne. Il propose une sélection des meilleurs artistes venus d'Afrique et des Caraïbes.**

Pendant près de deux mois, les différentes scènes de Seine-Saint-Denis et du Nord-Est parisien vous présenteront des musiciens engagés et talentueux à travers un programme toujours à la hauteur de sa réputation. Une occasion de découvrir les tirailleurs des balafons, voltigeurs de vocalises mandingues, fantassins de Steel band et autres groupes de la world music de passage en région parisienne.

Africolor, c'est l'aventure de la confrontation et de la prise de risque. Percussions et chant griot lors d'un Noël mandingue, le voyage entre les genres se poursuit d'année en année avec des concerts qui voient se croiser des musiciens venus de tous les horizons. Chaque année la programmation d'Africolor roule, tangué, branlé, bringuebale pour mieux vous emballer.

Concerts, rencontre-débat, ateliers et master class, conférences, lecture musicale... à chacun sa préférence ; deux mois sous le tempo de l'Afrique.

Quelques adresses de sites accueillant les artistes : la MC93 à Bobigny, Espace 93 à Clichy, Le TGP, Atelier du Plateau à Paris, Théâtre des Bergeries à Noisy-le-sec, Université Paris XIII à Villetaneuse, etc.

Concerts et événements Africolor

Découvrez les concerts du festival Africolor 2021 :

Vendredi 10 décembre 2021 - Palais de la Porte Dorée : Abel Selaocoe

Samedi 11 décembre 2021 - Maison Populaire - Montreuil : Faizal Mostrixx

Mardi 14 décembre 2021 - Maison de la citoyenneté - La Courneuve : Indépendances Cha Cha

Vendredi 17 décembre 2021 - Théâtre Gérard Philipe - Saint-Denis : Abel Selaocoe + Afriquatouors

Vendredi 18 décembre 2021 - Nouveau Théâtre - Montreuil : Clément Janinet, concerto pour Soku + Les Grands - La légende du super Mama Djombo

Vendredi 22 décembre 2021 - Houdremont Centre Culturel - La Courneuve : Guinea Music all stars

CULTURE



**CRÉATION** De ce projet, mené sur plusieurs années, découleront un spectacle, un album et un documentaire.

# Polyphonies du Congo

Le Comptoir accueillera le 12 novembre une création exceptionnelle de la vocaliste Leïla Martial et du chanteur body-percussionniste Rémi Leclerc avec le groupe Ndima, artistes pygmées Aka du Congo.

**ĀkĀ, Free voices of forest est une création au long cours, mêlant les polyphonies de la forêt équatoriale, les percussions corporelles, le langage imaginaire et la transe.**

C'est aussi une rencontre entre trois vocalistes français et cinq vocalistes-percussionnistes du peuple Aka. De cette création, menée sur plusieurs années, découleront des formes hétéroclites : un spectacle, un album, un documentaire.

Initiatrice du projet, Leïla Martial, lauréate des Victoires du Jazz 2020, est aussi bien une instrumentiste de la voix qu'une improvisatrice de haut vol. Passionnée de chants traditionnels, elle est allée par deux fois à la rencontre de chanteurs et chanteuses pygmées Aka, dans la forêt équato-

riale du Congo, accompagnée de Rémi Leclerc.

## Éviter l'unisson

Un extrait du documentaire réalisé par Yvan Schreck, dont la sortie est prévue pour 2022/2023, donne un florilège musical de ces polyphonies et laisse deviner la force des liens tissés entre Leïla Martial, Rémi Leclerc et les artistes du groupe Ndima (« la forêt » en langue Aka). Interviewé, Sorel Etat, le manager du groupe Ndima, explique : « Il y a des règles dans le chant pygmée. On évite l'unisson. Les uns et les autres ne savent pas ce qu'ils vont se dire, et dès lors qu'ils chantent à l'unisson, ils se séparent. » L'équipe du documentaire sera éga-

lement présente pour les filmer le soir du concert, qui fera l'ouverture du Festival Africolor et de la Quinzaine de la solidarité internationale – lequel concert est labellisé dans le cadre de l'Initiative de Paris pour la préservation des forêts d'Afrique centrale. Après une série de dates en France et en Europe, une tournée en République du Congo débutera en 2022. La création sera présentée dans une dizaine de villes et villages.

## Choisissez une carte

Autour du projet ĀkĀ, soutenu par la DRAC et la ville de Fontenay, est organisée une action culturelle dénommée « Frontières », avec trois classes du lycée Pablo-Picasso : les terminales option Arts et les premières Histoire-géographie, géopolitique et sciences sociales. Les lycéens participeront à un atelier de cartographie imaginaire de l'Afrique, animé par Philippe Rekaewicz, cartographe et géographe prenant part au mouvement de la cartographie radicale, appelée aussi cartographie cri-

tique ou engagée, « un exercice libre de déconstruction de l'espace et des phénomènes sociaux, pour lequel les protagonistes se permettent de pervertir les conventions les plus classiques »\*. Il travaille ainsi sur la redéfinition des frontières. Entre le 10 et le 17 décembre, les lycéens iront au Musée national de l'histoire de l'immigration voir l'exposition *Frontières*, sur laquelle a également travaillé le géographe.

D'autre part, à l'occasion de la Quinzaine de la solidarité internationale, Musiques au Comptoir propose un focus sur le Congo. « Nous faisons souvent des rappels entre la Quinzaine et le Festival Africolor, avec qui nous avons noué un partenariat fort depuis novembre 2015 », précise Sophie Gastine, co-directrice et programmatrice du Comptoir. / Nikos Maurice

\* Philippe Rekaewicz, « La cartographie radicale », *Le Monde Diplomatique*, février 2013.

**Le 12 novembre, à 20h45, au Comptoir (halle Roublot). Réservations: 01 48 75 64 31 ou contact@musiquesaucomptoir**



Le chorégraphe et DJ ougandais Faizal Mostrixx.

**FESTIVAL** AFRICOLOR,  
ENTRE HÉRITAGE  
ET MODERNITÉ

Cette 33<sup>e</sup> édition croise artistes légendaires, NOUVEAUX TALENTS et projets transculturels.

JALONNÉE DE CRÉATIONS INÉDITES, la programmation bigarrée du festival Africolor, qui a démarré le 12 novembre, poursuit l'ambition de faire résonner le large spectre des créativités musicales du continent, conjuguant héritage et modernité, sonorités traditionnelles et fièvre électro des scènes urbaines. La voix d'or de la Guinée, Sékouba Bambino, ex-membre du mythique Bembeya Jazz, se produira avec Afriquatours, un projet de musique de chambre africaine (à cordes et à vent), qui revisite l'âge d'or des orchestres des années 1965-1975 (afrobeat, highlife, rumba...). Girls band



AFRICOLOR, dans différents lieux de l'Île-de-France, jusqu'au 22 décembre. [atricolor.com](http://atricolor.com)

malien, Les Go de Bamako seront, elles, accompagnées par DJ Majo. Conteur, producteur, chorégraphe et DJ ougandais, Faizal Mostrixx offrira quant à lui un show afrofuturiste, entre danse et art visuel. Avec *Concerto pour soku*, les violonistes Adama Sidibé et Clément Janinet feront dialoguer cordes mandingues et peules avec le jazz. Et les spectacles *Indépendances Cha Cha* nous raconteront les premières années des indépendances de plusieurs pays à travers la voix de leaders emblématiques: Sékou Touré, Patrice Lumumba ou encore Léopold Sédar Senghor. ■ Astrid Krivian

FAIZAL MOSTRIXX

rencontre

## FEMI ET MADE KUTI

# « LE SENS DE NOTRE HÉRITAGE »

Le fils et le petit-fils de Fela sortent un double album, *Legacy +*. Avec ce dialogue familial, les musiciens nigériens perpétuent la tradition militante de l'afrobeat, inventé par leur illustre aîné. Entretien croisé. propos recueillis par Astrid Krivian

L'esprit de cet album est placé sous l'égide des ancêtres, de la filiation, scellant une tradition musicale et spirituelle. *Legacy +* réunit le nouvel opus de Femi Kuti, *Stop the Hate*, et le premier de son fils Made, *For(e)ward*. Chacun apporte sa pierre à l'édifice de l'afrobeat, legs de Fela Anikulapo Kuti, cocktail musical jubilatoire couplé de textes conscients. Tous deux en proposent une vision qui leur est propre, redessinant ainsi les contours de cette musique unique en son genre. Reprenant le flambeau de son père, fervent défenseur de la justice sociale et du panafricanisme, Femi dénonce inlassablement dans son œuvre la corruption des élites, l'impérialisme, les inégalités qui minent le Nigeria et, plus largement, le monde. Né en 1996, Made a intégré l'orchestre paternel, The Positive Force, dès son plus jeune âge. Multi-instrumentiste (basse, trompette, saxophone, batterie, piano...), il a, comme son grand-père Fela, étudié la composition au Trinity College de Londres. S'il évolue à Lagos avec son propre groupe, The Movement, Made joue à tous les postes sur *For(e)ward*. Complices à la ville comme à la scène, père et fils nous ont accordé une entrevue à l'occasion de leur concert au festival Africolor, en région parisienne.



À Paris,  
le 18 novembre  
dernier.

AMANDA ROUGIER

### RENCONTRE



**AM:** Que représente pour vous ce *Legacy*, où sont réunis vos albums respectifs ?

**Femi Kuti:** Nous appartenons à une lignée de sept générations de musiciens. Cet héritage se perpétue avec Made. Le « plus » du titre se réfère à cette continuité. Les enregistrements de nos disques étaient concomitants, et j'ai pensé que ce serait une belle idée de montrer au monde, à travers un album commun, l'amour que nous nous portons. Ainsi, les gens ressentiront cette intimité, cet amour. J'ai proposé l'idée à Made, qui l'a adorée.

**Made Kuti:** Publier mon premier disque au côté de la personne que je chéris le plus, que je respecte le plus musicalement, qui m'a toujours guidé dans mon cheminement artistique, est un projet très précieux pour moi. Ce « plus » a une valeur fondamentale, car il prend en compte ce qui nous précède, et aussi ce qui viendra après nous. Le sens de cet héritage dépasse nos deux personnes, il traverse le temps et ne se limite pas à la musique.

**Femi, votre fils vous accompagne-t-il depuis longtemps au sein de votre orchestre, The Positive Force ?**

**Femi:** Made avait trois ans quand nous avons remarqué ses aptitudes et son désir de faire de la musique. Il a donc suivi des

cours particuliers de trompette, puis de piano et de saxophone. À 9 ans, il a rejoint mon groupe, nous sommes partis en tournée et il a enregistré mon album *Day by Day* [en 2008, ndr]. Il a vu le monde depuis la perspective d'un musicien. Quand les tournées ont commencé à perturber ses études, je lui ai fait reprendre le chemin de l'école. Ce n'est pas un but ultime, mais à son âge, c'était important qu'il reçoive une éducation. En particulier dans un pays comme le Nigeria où, si vous n'avez pas les connaissances, si vous n'êtes pas éduqué, on peut facilement vous opprimer. Je voulais m'assurer qu'il soit armé pour faire face dans sa vie d'adulte. Il a étudié la composition musicale au Trinity College de Londres. Il a progressé de manière fulgurante, nous étions tous étonnés ! Puis, il a remplacé mon bassiste dans mon orchestre. Nous sommes partis en tournée, et la pandémie de Covid-19 est arrivée. Comme disait mon père, « même les mauvaises choses ont leur bon côté ». C'est très triste cette pandémie, mais on a essayé de la mettre à profit. Made a aussi son propre groupe à Lagos, et je lui ai proposé de revenir dans The Positive Force pour jouer du saxophone.

**Vous racontez que votre père, Fela, vous a élevé de manière très peu conventionnelle.**

**Vous souhaitez procéder autrement avec Made?**

**Femi:** Notre relation, avec mon père, était très étrange. C'était comme s'il me laissait dans une forêt, ou en pleine mer, et qu'il me disait: «Débrouille-toi pour trouver ton chemin!» C'était très risqué. C'est très dur à faire comprendre aux gens, car ils adorent mon père. Moi, je pense que ce n'était pas bon. J'étais trop libre. Par exemple, je conduisais une voiture dès 12 ans. Comment peux-tu laisser un enfant de cet âge faire ça? C'était dangereux, fou. Je ne laisserai jamais mes enfants prendre ce genre de risque. La vie est trop fragile. Avec le recul, je sais que j'ai eu beaucoup de chance. J'ai vécu trop de moments complètement dingues: en certaines occasions, j'aurais pu mourir ou être gravement blessé... Je pense qu'un ange adorable m'a protégé toute ma vie, depuis le paradis ou ailleurs. Beaucoup de personnes ont jugé que je faisais de Made un enfant gâté. Alors que je lui ai juste donné de l'amour! Je lui ai fait part de mon expérience, notamment en tant que fils de Fela Kuti. Je lui ai transmis toutes mes connaissances. J'estimais que c'était très important qu'il sache lire la musique, qu'il aille à l'université... J'ai donné à mes enfants ce que tout parent est censé leur donner: de l'amour, de la tendresse, être présent, leur donner confiance.

**Made, quelles sont à vos yeux les choses les plus essentielles que vous ait transmises votre père?**

**Made:** L'intégrité et l'amour. Dans notre famille, nous nous aimons plus que tout au monde. Il m'a aussi appris à définir ma propre vision de la musique, à établir mes propres normes. À persévérer à travers un travail acharné, à apprendre et m'exercer chaque jour afin d'être un bon musicien. À ne pas me laisser distraire par la musique de divertissement, mais à plutôt écrire à partir de mes sentiments et de mes pensées profondes, à m'exprimer de manière sincère et authentique.

**Pensez-vous, comme votre grand-père, que la musique est l'arme de l'avenir?**

**Made:** Oui. La musique est un langage qui réunit les gens au-delà de leur origine, de leur condition. Elle est tellement puissante, elle affecte notre conscience. Nous en écoutons sans même le savoir, parce que la vie, tout le vivant qui sonne et qui vibre, est musique. C'est une belle, une chaleureuse manière de faire passer des idées, un regard, de construire quelque chose de positif. Et c'est à l'auditeur d'interpréter librement le message, de lui donner un sens.

**Femi, vous avez construit votre carrière en créant votre propre style et en vous détachant de la figure paternelle.**

**Vous souhaitez aussi ne pas faire ombre à Made?**

**Femi:** Oui. Tout le monde voulait que je sois comme mon père, que j'agisse comme lui, m'éloignant de qui j'étais réellement. Je m'habillais comme lui, portais les mêmes chaussures... Mais, au fond, je n'étais pas heureux. Où était Femi Kuti? Je ne voulais pas que cette expérience se reproduise pour mes

” Mon père, Femi, m'a appris à définir ma propre vision de la musique, à établir mes propres normes.

enfants. Made aurait été malheureux. Je me suis toujours assuré qu'il ne subisse pas de pression. Je lui disais: «Sois Made! Tu es mon fils, je me vois en toi, mais je ne veux pas que tu m'imites. Je veux t'aimer et t'apprécier pour ce que tu es.» J'ai toujours fait en sorte qu'il puisse s'exprimer librement. Il connaît sa filiation, son héritage, il aime son père, son grand-père, sa famille, mais il sait qui il est. Ses décisions lui appartiennent. S'il rencontre des difficultés, je pourrai toujours le conseiller. Mais c'est important d'être soi-même. Et c'est ainsi que j'aime

sa musique. S'il essayait de me copier, peut-être qu'en tant que père, je lui dirais que sa musique est très bonne, mais, au fond de moi, je ne le penserais pas. J'aime profondément sa musique, j'y entends des influences de Fela, de moi, mais aussi quelque chose de nouveau. Il a créé son propre univers. Et je suis très impatient de découvrir la suite, qu'il nous en donne plus, car il ne fera que progresser au fil du temps. J'ai assisté à quelques-uns de ses concerts, il s'améliore très rapidement. Quand j'avais son âge, je n'en étais pas là... Je sais qu'il est sur le bon chemin, ça me rend très heureux. Voir Made s'épanouir est vraiment une lumière dans ma vie.

**Made, on vous demande souvent comment vous vivez le fait d'être le petit-fils de Fela et le fils de Femi. Or, pour vous, ce n'est pas une pression.**

**Made:** En effet, car cette filiation a apporté tant de choses positives dans ma vie. Et je remercie mon père de m'avoir guidé, de m'avoir aidé à savoir vivre et à me positionner en tant que Kuti. Quand les gens essaient de me mettre une pression, à travers des remarques, des conseils, d'établir des comparaisons, de créer une compétition entre nous, c'est ridicule. Tout ça nous rapproche, nous soude plus encore. Tout ce que j'ai fait dans ma vie, l'éducation que j'ai reçue, les connaissances, la musique, les livres... c'est grâce à mon père. Alors, tenter de m'inciter à le voir comme un concurrent plutôt que comme un guide, c'est vraiment malveillant.



Legacy + réunit le nouvel opus de Femi, *Stop the Hate*, et le premier de Made, *For(e)ward*.

# La Guinée Conakry à l'honneur



**INDÉPENDANCES CHA CHA, 14 DÉCEMBRE, À 19H,  
À LA MAISON DE LA CITOYENNETÉ JAMES-  
MARSON, 33, AVENUE GABRIEL-PÉRI, TÉL. : 01 49 92  
61 61. GRATUIT SUR RÉSERVATION. PASS SANITAIRE  
OBLIGATOIRE.**

**GUINEA MUSIC ALL STARS, 22 DÉCEMBRE, À 19H,  
AU CENTRE CULTUREL JEAN-HOUDREMONT,  
11, AVENUE DU GÉNÉRAL-LECLERC,  
TÉL. : 01 49 92 61 61. TARIFS : 6€ À 12€.  
BILLETTERIE-HOUDREMONT@VILLE-LA-COURNEUVE.FR  
PASS SANITAIRE OBLIGATOIRE.**

**L**Dans le cadre du festival Africolor, deux événements sont organisés à La Courneuve : le spectacle *Indépendances Cha Cha* et le concert *Guinea Music All Stars*. Que se cache-t-il derrière ce nom d'« Indépendance Cha Cha » ? En 2020, dix-sept pays d'Afrique fêtaient le soixantième anniversaire de leur indépendance. Or, « Indépendance Cha Cha » n'est autre que le morceau de musique qui célébrait, le temps d'une danse, l'unité retrouvée et la liberté promise, un air que toute l'Afrique francophone avait alors adopté. La Guinée de Sékou Touré a été le premier pays à obtenir son indépendance en 1958. Dans le spectacle, un artiste joue le rôle de ce chef d'État qui s'explique sur ce choix, mais évoque aussi sa jeunesse, ses ambiguïtés et ses regrets. Les années qui suivirent sont, explique Sébastien Lagrave, directeur du festival, celles où « les musiciens partent en exil pour échapper à

*l'enfermement et à la mort en prison du fait de la dérive dictatoriale du régime* ».

De même, sur la scène du concert *Guinea Music All Stars*, avec Moh! Kouyaté à la baguette, trois générations de musicien-ne-s « 100% Conakry » sont mises à l'honneur, donnant à écouter à la fois les tubes classiques de la culture guinéenne et ses nouveautés, le tout dans une orchestration dansante et festive. Les artistes nous racontent le temps qui est passé depuis les indépendances. Pour faire connaître au public international cette musique guinéenne moderne, le guitariste-chanteur s'est entouré de grandes figures comme celle de Sékouba Bambino et de jeunes talents du pays, aux sons branchés et débranchés : guitares, claviers, basse et batterie en conservant aussi les nobles et traditionnels balafon, kora et n'goni. Un hommage à celles et ceux dont la musique a rayonné en Afrique et au-delà. ●

NICOLAS LIEBAULT

## Un festival qui retrouve ses couleurs

« Elle a la couleur d'un visage démasqué », se réjouit Sébastien Lagrave, son directeur, pour qualifier l'édition 2021 du festival Africolor. Les restrictions liées à l'épidémie avaient empêché les précédentes éditions de se tenir normalement mais, cette année, l'envie de retrouver « des gens qui viennent, qui dansent et sourient » se concrétise enfin. « On commence assis et on finit debout » peut résumer un festival synonyme de joie de vivre et de fête. Depuis sa création en 1989, sa riche programmation donne à voir et surtout à entendre les musiques de toute l'Afrique... et au-delà, car le continent, au gré des

migrations et des influences, a diffusé sa culture dans le monde entier : Caraïbes, océan Indien, Brésil, etc. Polyrythmie, absence de mesure, absence de temps fort/temps faible, vocalettes particulières font l'originalité de « musiques africaines » par ailleurs extrêmement innovantes et qui font écho aux bouleversements historiques et politiques. Lancé à Fontenay-sous-Bois le 12 novembre, le festival se déroulera dans plusieurs villes d'Ile-de-France et se clôturera, comme pour chaque édition, à La Courneuve, par le concert du 22 décembre au Centre culturel Jean-Houdremont. ● H. L.

## inVité du mOis



Sébastien Lagrave

Ancien directeur du Centre culturel Jean-Houdremont, il est le maître d'œuvre de l'édition 2021 du festival Africolor.

**Sortir : Comment en êtes-vous venu à diriger le festival Africolor ?**

**Sébastien Lagrave :** Je suis parti de la musique pour aller vers l'Afrique... en passant par La Courneuve. Mon parcours est celui d'un musicien classique qui a fréquenté les conservatoires et en a même fait son métier. En 2007, j'ai participé à une formation à l'administration culturelle, à la suite de quoi j'ai accédé à la direction du Centre culturel Jean-Houdremont en 2010. Dans ce cadre, j'ai accueilli deux concerts du festival Africolor. À ce moment-là, j'ai découvert les richesses et l'extraordinaire savoir que contiennent toutes ces musiques africaines. Et, en 2012, j'ai pris la suite du fondateur du festival.

**S. : Depuis 2012, quelle orientation avez-vous donnée au festival ?**

**S. L. :** Il y a des éléments de continuité que je revendique : des créations musicales singulières, des rencontres, l'invitation faite aux artistes du continent à venir se produire dans les théâtres de Seine-Saint-Denis et notamment à La Courneuve, mais aussi le combat pour la circulation des œuvres et des artistes. J'y ai ajouté un travail sur les dimensions mémorielles des colonisations et des décolonisations, et une coopération avec les pays d'origine, par exemple avec Ngazidja, Grande Comore, autour du Festival des Communes. Pour cela, je me rends depuis dix ans dans les pays d'Afrique pour préparer les participations au festival.

**S. : Quel lien faites-vous entre l'aspect politique et l'aspect musical ?**

**S. L. :** En Afrique, le travail des artistes a toujours comporté une dimension sociale et politique. La fonction sociale est remplie par les griots qui, au-delà de leur rôle de musicien, règlent les conflits autour du cadastre, les conflits de voisinage, les demandes en mariage, etc. Avec les indépendances, le reggae et le hip-hop ont vu l'implication des artistes dans la vie politique des pays d'Afrique de l'Ouest. Au Sénégal, le mouvement reggae a ainsi été un accompagnateur des révoltes de 2013. Les spectacles de cette année, très émouvants, nous font entrer dans l'intimité de cette histoire. © PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS LIEBAULT